

1939-1945

***« ... mauvais souvenirs,
soyez pourtant les bienvenus,
vous êtes ma jeunesse
lointaine. »***

Georges Courteline.



Notre groupe folklorique sur scène. Ma mère à gauche, mon père à la droite du maire qui applaudit.

La première grande fête folklorique d'Ostwald eut lieu au mois de juillet 1938 sur les prés du Château de l'III. Ma mère avait réuni un groupe d'enfants, trouvé les costumes, choisi les airs dansants du folklore alsacien à interpréter par l'accordéoniste (en l'occurrence moi-même) et entraîné tout ce petit monde pendant des semaines et des semaines. Et le jour venu, un trac monstre et une fierté sans bornes lors du défilé et de la représentation.

Déjà la tension entre les états avait connu un crescendo qui ne s'arrêtera qu'après les accords de Munich. Et le village avait vu l'arrivée au mois de juin d'unités du 309^e régiment d'artillerie motorisé. Les engins motorisés nous attiraient comme le fromage les mouches, excités que nous étions par les rumeurs de guerre.

Au mois d'août, je dus abandonner les copains pour mon premier séjour en colonie de vacances, dans la vallée de Munster. Quelle frustration !

La rentrée scolaire eut lieu normalement le 1^{er} octobre. Les militaires avaient, après les accords signés par Daladier, Chamberlain et les puissances de l'axe, quitté la commune et tout le monde rêvait de la paix retrouvée.

Brillant succès de la grande Fête Alsacienne d'Ostwald

Dans le cadre charmant du château de l'Île à Ostwald eut lieu, hier, pour la deuxième fois la grande Fête alsacienne, organisée par la Société locale pour la conservation des costumes et coutumes en Alsace. Cette belle manifestation, due en premier lieu à l'initiative et au dévouement de M. Darbois, maire d'Ostwald et président de la Société locale, aura contribué largement, avec la Fête des Praises à Lingolsheim, au renouveau du costume alsacien. Comme l'année dernière, un temps splendide avait attiré un public nombreux sur la place des fêtes.

La fête avait revêtu cette année un éclat particulier du fait de la

Duppigheim et de Kuttolsheim, suivis par la Société de Musique Union Graffenstaden, le groupe folklorique de Lingolsheim, la Société de la Croix-Rouge Ostwald et la clique du Cercle catholique de Neuhoef. Le groupe folklorique des Jeunes d'Ostwald et la Société locale fermèrent la marche.

A 14 h. 30, le cortège arriva sur la place des fêtes, encadrée de peupliers majestueux et de vieux saules, à l'ombre desquels se dressèrent bancs et tables. On se pressait autour des stands de bière, car il faisait une chaleur torride.

Le programme du grand festival débuta par la Marche d'Alsace et de Lorraine, exécutée par la So-

splendide fanion, portant les couleurs nationales et celles de la Société locale.

Dans un discours émouvant, M. Darbois rappela les heures tragiques de septembre 1938. «Aujourd'hui, plus que jamais, continua M. Darbois, il importe que nous soyons unis pour parer aux multiples dangers qui nous menacent. Nous vous offrons ce fanion, confectionné par les soins de la population féminine d'Ostwald, en signe d'amitié et de reconnaissance.»

M. le maire remit ensuite à M. le colonel Girves, commandant du 309^e régiment d'artillerie, un fanion magnifique, geste qui fut accueilli par des acclamations frénétiques.

M. le commandant du 309^e R. A. remercia M. Darbois de ce don précieux et lui exprima sa profonde sympathie pour notre belle terre d'Alsace.

Une vibrante «Marseillaise» termina cette émouvante cérémonie. Ensuite, le 2^e groupe du 309^e R. A. défila, musique en tête, devant ses chefs.

Le programme se poursuivit par des danses alsaciennes, le «Moulinet» et la Danse de Mai, exécutées par la Société folklorique d'Ostwald. Ce fut une nouvelle occasion pour les photographes participant au grand concours photographique, doté de nombreux prix, de tenter leur chance.

Au répertoire de la Société de Musique «Union» Graffenstaden succédèrent des danses alsaciennes par le Groupe folklorique de Geispolsheim et des démonstrations gymniques par les pupilles de la Société de Gymnastique St-Egnan Neuhoef.

Au cours de la deuxième partie du programme, on remarqua surtout les danses et chansons alsaciennes, exécutées par les tout petits du Groupe folklorique des Jeunes d'Ostwald, accompagnés sur l'accordéon par le petit J. J. Matt, âgé seulement de 9 ans.

Les trompettes du 309^e R. A. remportèrent un grand succès avec la «Polka de Pangalasse» et «l'Herbillaud».

Toutes les sociétés folkloriques se mirent en valeur par des danses alsaciennes variées et exécutées impeccablement.

La grande Fête alsacienne se termina tard dans la nuit, dans l'allégresse générale, par un grand bal champêtre, consacrant définitivement l'immense succès de cette belle fête populaire qui complètera dorénavant parmi les manifestations folkloriques régionales les plus réussies. (Rp.)



(Dernouvel)

Dans le cortège, le groupe de la jeunesse d'Ostwald a été particulièrement remarqué.

participation d'un détachement important du 309^e régiment d'artillerie.

A 14 h. précises, le cortège se mit en marche, précédé par la clique du 309^e régiment d'artillerie. Ce fut ensuite le défilé multicolore de nos pittoresques costumes locaux: les coiffes empenées et les lourds et somptueux châles de Meistratzheim remportèrent le succès habituel; suivirent les coiffes rouges des charmantes filles de Geispolsheim. Derrière l'Union Chorale Espérance, groupe folklorique d'Entzheim, la Société de Musique Harmonie Königshoffen et l'Association Sportive Ostwald apparurent, ensuite les groupes folkloriques de

Société de Musique «Union» Graffenstaden.

La manifestation fut présidée par M. Darbois, maire d'Ostwald et président de la Société locale. Il eut à ses côtés MM. les adjoints Machi et Schell, ainsi que M. le curé Kuren. Le 309^e régiment d'artillerie était représenté par M. le colonel Girves, commandant le 309^e R. A., M. le commandant Fallot, chef d'escadron du 2^e groupe du 309^e R. A., MM. les capitaines Steiner et Fournols, M. le lieutenant Ohlsson représentant la 406^e batterie de D. C. A. Nous remarquons enfin la présence de M. Haudot, doyen du conseil municipal d'Ostwald, et M. Vetter, directeur d'école.

A l'occasion de leur fête alsacienne, les habitants d'Ostwald avaient tenu à offrir au 2^e groupe du 309^e régiment d'artillerie un

La drôle de guerre.

En 1939, au printemps, nouvelles tensions internationales et comme les hirondelles, le 309^e Régiment d'Artillerie revint à Ostwald. La « Fête Folklorique », le 30 juillet, malgré le cliquetis des armes, fut un énorme succès populaire, avec la présence des militaires et de leur fanfare.



Nous étions en vacances depuis le quatorze juillet et je devais repartir, début août, en Colonie de vacances pour quatre semaines, la même que l'année précédente, au fond de la vallée de Munster, à Sultzeren. Mon père, à ce moment-là, en cure au Sanatorium de l'Altenberg, sur la route de la Schlucht, à quelques kilomètres du Geiskopf, pouvait venir me voir le dimanche. Un bus le déposerait à quelque cent mètres de la colo. Le séjour s'annonçait moins pénible pour moi car il y avait quelqu'un à proximité. Cela avait un côté rassurant.

La venue de ma mère, programmée le jour de visite des parents, annonça cependant quelques bouleversements. Il n'était plus question pour moi de rentrer à Ostwald. Et le 27 août débarquèrent à Soultzeren les familles Matt, Ulrich, Bauer et Klein. Ma mère, lors de sa visite, avait loué une grande maison dans le village. Je fus « récupéré » le dernier jour de la colo.

Pourquoi tout cela ? Neudorf, domicile des Ulrich (sœur de ma mère) devait, en cas de guerre, être évacué, également la Robertsau où habitaient la famille Klein (amis de mes parents). Je suppose que cette incitation à un départ anticipé venait de Paris pour éviter l'évacuation forcée. Oncle Bébert (mon parrain), bien placé en tant qu'aide de camp du Général Vuillemin et responsable du personnel, au Ministère de l'Air, ne se faisait guère d'illusions sur la suite des événements. Le 1^{er} septembre, les Allemands envahirent la Pologne et la France déclara la guerre. D'ailleurs, l'évacuation de la ville de Strasbourg débuta le 2 septembre en commençant par l'Hôpital Civil en direction de Clairvivre en Dordogne. Et quartier par quartier, la ville se vida de ses habitants. Deux cent mille strasbourgeois se virent transplantés et au soir du 4 septembre, la ville était déserte, à part la garnison, maintenue sur place. Suivirent les faubourgs et quelques villages avoisinants, à portée de canon des Allemands . Tout avait été parfaitement planifié.

Au total, plus de quatre cent mille Alsaciens quittèrent leurs foyers. Les Ostwaldois volontaires au départ, se retrouvèrent dans les environs de Champagnac-de-Belair, entre Périgueux et St. Pardoux-la-Rivière, tout cela par trains, puis bus. L'Université de Strasbourg et les Ecoles Normales furent installées à Clermont-Ferrand. On avait déplacé en peu de temps des centaines de milliers de personnes dont beaucoup se retrouvaient dans des situations précaires et inconfortables, avec des problèmes de langue, entre autres pour les plus âgées. Et la Dordogne était à l'époque la France « très très » profonde, choisie pour son éloignement des zones probables de combat et pour sa population relativement clairsemée. Cependant, cette dernière particularité avait comme conséquence logique un manque d'infrastructures et de possibilités de travail pour les transplantés.

Nous avons échappé à tout cela et je me retrouvais, en attendant, dans une autre colonie de vacances, à treize cette fois-ci : les cinq Klein, quatre Ulrich, deux Bauer (frère de ma mère et son épouse), ma mère et moi. La vie s'organisa dans le groupe : qui fait la cuisine, qui va au ravitaillement ? Mes deux séjours dans la colo locale faisaient de moi le guide idéal pour les sorties, celui qui connaissait les nombreuses excursions qui étaient à notre portée. Puis il y avait les champignons, les myrtilles, les mûres... Mon cousin, André Ulrich, était l'aîné et souvent responsable du groupe des jeunes avec ses 18 ans. Les filles Klein, la rousse Carmen et sa soeur Fernande, surnommé d'Nudel (la nouille) à cause de sa placidité, avaient respectivement 16 et 14 ans, Andrée (ou Dédée) un an de moins que mon cousin Jean-Paul et moi.

Les discussions quotidiennes entre adultes tournaient autour des évènements. Or, il ne se passait pratiquement rien, du moins pas grand chose, la « Drôle de Guerre », une interminable attente. Des excursions nous entraînaient du côté du Hohrodberg, du Linge, du Lac Vert, du Hohneck. Encore et toujours les vacances ! Et soudain, des nouvelles pressantes arrivant de Paris nous incitèrent à quitter l'Alsace. Comment faire ?



La Hotchkiss modèle 1936.

Notre Citroën était bloquée à Ostwald et nous comptions la laisser à mon père afin qu'il puisse, en cas d'évacuation du sana, nous rejoindre. La voiture d'Oncle Sepp était au garage, dans son atelier, Petite rue de

la Course à Strasbourg, donc inaccessible, car il était interdit de pénétrer en ville sans laissez-passer spécial. Les Klein proposèrent généreusement à Oncle Albert leur Hotchkiss. C'était une voiture de luxe, française, à six cylindres, un monstre de puissance. Eux-mêmes, ne voulant pas nous suivre mais rejoindre de la famille qu'ils avaient sur le versant lorrain des Vosges, attendraient à Soultzeren le retour de la voiture qui accomplit à deux reprises la distance jusqu'à Cellettes (Loir et Cher), car nous étions trop nombreux pour un seul voyage. Je fus de la première expédition avec ma mère et Tante Denise (Nini). La voiture nous réserva une surprise à Montargis. Une bielle lâcha. Il pleuvait. La nuit était tombée. L'enfer ! Mais Oncle Albert sut gérer la situation et nous fîmes le reste du trajet, comme il disait, sur cinq pattes (traduction : 5 cylindres). Et après réparation rapide à Cellettes, il repartit pour ramener la famille Ulrich, et, enfin, la voiture fut remise à ses propriétaires légitimes. Avec un grand merci car qui de nos jours ferait preuve d'autant de solidarité !

Nous arrivâmes donc à Cellettes le 23 septembre, après un voyage de presque deux jours. C'est la famille Marteau, les parents de tante Nini qui nous accueillirent, dans l'arrière-salle de leur auberge. Nous dormions sur des matelas au sol, la toilette se faisait dans des cuvettes émaillées, les commodités étaient celles qu'utilisaient les clients... et les propriétaires, la cabane au fond du jardin. Ce n'était pas la Dordogne, mais guère mieux. Quand les Ulrich arrivèrent, on se serra un peu . Pourtant, tout le monde essayait de nous faciliter la vie. Jean-Paul et moi étions un peu en dehors de tout cela ; pour nous, les vacances continuaient ! Là aussi, je me retrouvais en terrain connu. Les parties de pêche quotidiennes dans le Beuvron permettaient de tuer le temps. Aller à l'école ? Laquelle ? La Communale ou la privée ? Nous n'en eûmes pas le temps. Car les choses bougèrent à Paris. Entre temps, Tante Anna avait loué pour la famille Ulrich un logement inoccupé depuis peu dans le bâtiment arrière de son immeuble du 82 Boulevard Barbès.

Autre problème résolu, Oncle Bébert avait trouvé du travail pour les deux hommes dans l'usine d'aviation « Farman », à Issy-les-Moulineaux, André en tant que dessinateur technique, oncle Sepp en tant que sellier. Ce dernier eut quelques problèmes d'adaptation, car il parlait le français avec un vocabulaire très restreint et un accent à couper au couteau.

Le transfert Cellettes-Paris s'opéra au cours du mois de novembre (par taxi envoyé par Tante Anna... et encore en deux voyages!). Les Ulrich occupèrent alors un petit appartement meublé au quatrième étage (sans ascenseur) dans le bâtiment derrière la cour, donc sans vue sur le boulevard. A l'arrière, au loin, par la fenêtre de leur cuisine, ils pouvaient apercevoir les trains qui quittaient la Gare du Nord. Celle de la chambre à coucher permettait, en se penchant, de voir la cuisine de Tante Anna et de communiquer par signaux. Car il n'y avait de téléphone nulle part (sauf au magasin de Tante Anna).

Ma mère et moi squattions le salon de Tante Anna avec le lit de Victor et un canapé pliant. L'inconvénient de cette situation était que mon cousin Victor (fils de Tante Anna), affecté à la base aérienne de Villacoublay et qui venait régulièrement, devait dormir dans un hôtel à proximité sur le boulevard. Mais cette situation permettait à Tante Anna de se décharger entièrement de ses obligations ménagères sur ma mère, même si celle-ci s'est absentée à différentes reprises pour se rendre auprès de mon père, de vrais expéditions avec « Laissez-passer spécial » car les Vosges étaient classées « Zone Militaire ». Oncle Bébert pouvait gérer ces cas extrêmes.

Les vacances continuèrent d'abord, pour mon cousin et moi. Nous eûmes tout le temps nécessaire pour connaître à fond le quartier qui, pour nous, s'étendait jusqu'au sommet de la Butte Montmartre et aux jardins du Sacré-Coeur. Que de courses sur les escaliers de la Butte et de glissades sur les rampes ! Après finalement un trimestre complet de vacances supplémentaires, il fallut néanmoins envisager le retour en classe. A partir du mois de janvier 1940, on nous avait inscrits au C.M.2 de l'Ecole Communale de garçons du quartier, rue Pierre Budin. Nous étions les seuls « émigrés » et il fallut rapidement s'intégrer.

La guerre était présente à tout moment, mais de façon relativement ludique. Pas question de quitter la maison sans notre masque à gaz ! C'était une boîte cylindrique, oblongue et grise, en métal, qui ne supportait pas les chocs trop violents. Nous la portions en bandoulière et certains s'en servaient comme d'une arme et frappaient sur les boîtes des autres au risque de cabosser la leur. En cas de bosse importante, il devenait parfois impossible de retirer le masque de la boîte. Ceci était fortement déconseillé car, en cas de contrôle lors d'un exercice, la punition ne manquait pas de tomber.

Lorsque nous croisions le Directeur, M. Richard, dans le couloir, nous lui devions un salut militaire. Nos jeux de récréation étaient toujours des jeux guerriers. Il avait neigé sur Paris. Nous jouions à la guerre entre la Finlande et l'Union Soviétique qui animait nos esprits, car sur le front allemand il ne se passait toujours rien. Ce ne fut qu'à la saison des billes que nous remisâmes nos ardeurs guerrières et que la cour de récréation se calma.

Notre classe avait un « filleul » de guerre, un jeune militaire au front, marié, avec un bébé. Nous lui envoyions des « colis aux armées » et Tante Anna nous fournit en layette (de son magasin) expédiée à sa jeune épouse.

Le dimanche matin était le seul jour de la semaine où nous nous retrouvions à quatre (ou cinq quand Victor était là) au petit déjeuner dans la salle à manger. J'étais régulièrement chargé d'acheter les baguettes fraîches à la boulangerie Baron à l'angle de la Rue Marcadet. Il suffisait de traverser le Boulevard et ... de faire la queue, entre les ménagères en robe de chambre, en savates, bigoudis sur la tête, et les hommes pas rasés, consultant en attendant le journal et plus particulièrement le programme des courses hippiques et les pronostics du P.M.U.. Oncle Bébert ou Tante Anna ne m'accompagnaient que lorsqu'il s'agissait en même temps de choisir un dessert particulier pour midi. Le reste de la matinée, souvent, était réservé au marché du boulevard d'Ornano.

Un souvenir particulier fut aussi la première représentation à laquelle je pus assister à l'Opéra. C'était une soirée de gala en présence du Président de la République, Albert Lebrun. Deux ballets, « Coppélia » et « Sylvia » de Léo Delibes, avec des places dans une loge du premier balcon, ce qui permettait de voir toute la salle.

Et la guerre ? La vraie guerre pouvait paraître bien lointaine s'il n'y avait eu, interprété par l'orchestre à la fin de la représentation, la Marseillaise, avec tout le public debout et les militaires en uniforme au garde-à-vous.

Dans la vie de tous les jours, il y avait bien les exercices avec les masques à gaz, les devantures des magasins surcollées avec des

bandes de papier pour éviter qu'elles ne blessent quelqu'un en cas d'éclatement lors d'une explosion. André avait d'ailleurs réalisé un vrai petit chef-d'œuvre sur les grandes surfaces . Au lieu de se contenter, comme on le voyait sur la plupart des vitrines, d'un quadrillage géométrique, il avait esquissé les contours d'un palais des mille et une nuits sur la devanture du magasin de Tante Anna, le « Palais des Enfants », et les badauds s'arrêtaient au passage pour admirer. C'était bien le but de la manoeuvre !

La guerre se rappelait surtout au bon souvenir de chacun dès que la nuit tombait. Les phares partiellement obturés des voitures n'éclairaient qu'un minimum et les réverbères n'étaient plus d'une grande utilité. Mais avant tout, il ne fallait pas oublier de fermer les volets et de tirer les double-rideaux de telle façon qu'aucune raie de lumière ne soit visible de l'extérieur. La police patrouillait dans le quartier pour rappeler à l'ordre et faire payer des amendes aux contrevenants. Adieu la ville-lumière !

Dans les magasins d'alimentation, les restrictions n'étaient pas trop sensibles et nous ne manquions de rien. Tante Anna avait « ses » fournisseurs dans le quartier. Souvent, j'étais chargé de faire les courses, car ma mère, complexée par les problèmes de langue, n'y tenait pas du tout. Le problème, lors des commissions, était pour moi d'ordre arithmétique, car les prix étaient annoncés, surtout chez la crémière de la rue Labat, en « sous », ce que nous ne connaissions pas en Alsace. La table de cinq est très facile. 1 sou = 5 centimes, 5 sous = 25 centimes. Et 22 sous... = l'horreur ! Nous avons l'habitude de compter en francs et centimes, alors pourquoi pas 1,10 F. C'était un bon moyen de faire rentrer le calcul mental dans les habitudes car à l'avance, je me préparais à certaines éventualités connaissant à peu près le prix de ce que je venais acheter. Sauf lorsqu'il s'agissait de beurre coupé à la motte et dont le poids était toujours très approximatif et le prix en conséquence variable!

En fin de semaine, souvent, tout le monde se déplaçait à pied au Cinéma « Château Rouge », sur le Boulevard à côté de la station de métro du même nom. Programme immuable : actualités, documentaire et grand film et pendant les entractes, un pianiste jouant les succès de l'époque. Ou alors, il y avait réception chez les Carles. J'avais intérêt à me tenir convenablement ! Ma mère assurait l'intendance. On y voyait

souvent le Commandant Contestin et sa charmante épouse. Oncle Bébert avait été sous ses ordres et les deux hommes s'appréciaient énormément. Il y eut aussi le Commandant Edmond Carles et sa femme « Poupette ». Edmond était le frère aîné d'Oncle Bébert. Il servait dans l'armée de terre.

Il y avait aussi, en uniformes, mon cousin Victor et le lieutenant d'aviation Lucien Migliori, dit « Lulu » et surnommé « le Prince », neveu d'Oncle Bébert, fils de sa soeur Suzanne. Je me souviens de discussions homériques, voire violentes sur le rôle d'un officier et à propos de ses droits ... et devoirs. Oncle Bébert soutenait qu'un militaire, posté à l'entrée du Ministère de l'air, présentant les armes une centaine de fois durant ses deux heures de faction, chaque fois qu'un officier passait, avait droit à quelques égards. Ce que n'admettait pas son neveu qui avait une culture de caste militaire et qui savait que son oncle, de loin, faisait signe au militaire de garde de ne pas présenter les armes et se contentait d'un simple garde-à-vous, évitant ainsi que le soldat ne soit obligé de manier son fusil. Et mon oncle lui rendait son salut, ce que beaucoup d'officiers négligeaient. Le dimanche où il m'a emmené au Ministère, j'ai pu constater la gentillesse rare de cet homme vis-à-vis des hommes de troupe qui étaient de garde, prenant le temps de leur adresser la parole, leur demandant des nouvelles de leur famille.

Lors de ce dimanche après-midi inoubliable, sans me dévoiler le but de la sortie, il m'invita, sans mon cousin, à l'accompagner et nous partîmes en métro. Il fallut traverser toute la capitale jusqu'à la station Balard pour arriver au Boulevard Victor. C'est là que se trouvait le Ministère de l'Air et en même temps l'Etat-Major de l'Armée de l'air française. Le bureau d'Oncle Bébert, le Service du Personnel des Armées, était à proximité de celui du chef, le Général Vuillemin. Je pus visiter le Saint des Saints et m'asseoir au bureau du Général. Mais cela ne modifia pas le cours de l'histoire.

La vraie guerre.

Mais subitement, la guerre entra brutalement dans nos vies.

Les évènements allaient se précipiter. La Wehrmacht lança l'assaut le 10 mai 1940, à travers les Ardennes. Arriva ce que le Général Gamelin, commandant en chef des armées françaises, avait prédit : les Allemands ne respecteraient pas la neutralité de la Belgique et des Pays-Bas, traverseraient ces pays comme en 1914 et contourneraient ainsi la Ligne Maginot. La construction de cette dernière, depuis la frontière suisse jusqu'à la Mer du Nord, aurait dû protéger l'Est et le Nord de la France par un rempart réputé infranchissable. Les protestations des Belges, Hollandais et Luxembourgeois firent tant et si bien que l'ouvrage ne protégeait plus que l'Est du pays, et s'arrêtait à la hauteur des frontières luxembourgeoises en laissant tout le flanc Nord à découvert.

Dès les premiers combats, notre présence à Paris fut remise en question. Il fallait se remettre à l'abri. On redoutait des bombardements sur la capitale. D'ailleurs, pour éviter de mettre la vie de Victor en danger, Oncle Bébert avait obtenu sa mutation en Indochine, à l'Etat-Major de l'armée de l'Air. Qui pouvait imaginer, à ce moment-là, qu'il y trouverait la mort ? Blessé lors de l'attaque japonaise, il entra à l'Hôpital d'Hanoï en Octobre 1942, puis partit en « convalescence » au mois de juillet pour Pnom-Penh où il mourut le 15 octobre 1944. « Mort pour la France » au Cambodge ! Quel gâchis ! Nous avons l'image d'un homme jeune, plein de vie. A chacune de ses visites dominicales, il nous proposait les chansons nouvelles ou des danses à la mode comme le « Lambeth Walk », démonstrations à l'appui. La France entière ne chantait-elle pas à l'époque : « Tout va très bien, Madame la Marquise... » (humour noir ?), « Nous irons pendre notre linge sur la Ligne Siegfried », ou « It's a long way to Tipperary... ».

Durant notre séjour parisien, Oncle Albert avait quitté Cellettes et trouvé du travail à Theillay, un village de quelques centaines d'âmes, perdu en pleine « Sologne Pouilleuse », à une dizaine de kilomètres au nord de Vierzon, à la limite sud du département du Loir-et-Cher. L'ingénieur qui dirigeait l'usine de fabrication de remorques, destinées à l'armée, avait été mobilisé et mon oncle avait pris sa place. Même s'il n'avait pas les qualifications du prédécesseur, son expérience, son

savoir-faire et ses connaissances en mécanique lui permirent d'assurer la fonction.

Donc (re)direction le Loir-et-Cher. Oncle Albert habitait une drôle de maison, un vrai cube, à toit plat, sur la route de Romorantin. Cela aurait pu être un magnifique poste d'observation des allées et venues au centre du village, mais on nous en refusera toujours l'accès à cause du danger que cela aurait pu présenter.

Une maisonnette avait été louée à l'entrée du bourg pour la famille Ulrich. Mon oncle et mon cousin André avaient immédiatement trouvé du travail à l'unique usine, et pour cause, ... pistonnés par le Directeur !

Une deuxième maison devait accueillir ma mère et moi. Elle était située au bord de la Nationale 20, une immense ligne droite de plus de 70 km entre Orléans et Vierzon, une de ces routes construites à l'époque de Henri IV par Sully et bordée de magnifiques peupliers. La maison faisait partie d'un hameau de sept bâtisses dont une auberge, au lieu-dit « des mille bœufs ». Cette dernière avait connu le temps des diligences et elle était implantée au croisement de la Nationale et de la Départementale 60 reliant Theillay à Orçay et Nançay (station de Radioastronomie actuelle). Un bon kilomètre nous séparait du village et autant de la ferme où nous allions au ravitaillement à travers champs.

C'était une maison jumelée (la partie voisine était inoccupée) et se trouvait sur un terrain clôturé, en bordure de la Nationale. C'était un grand bâtiment, bas, à toit d'ardoises, avec un couloir central sur lequel donnaient toutes les pièces. La cuisine, à droite, était la plus vaste, avec une énorme cheminée à crémaillère. Le tout, chichement meublé. Pas de WC, même pas de « cabane au fond du jardin », et à plus forte raison pas de salle de bain, car il n'y avait pas d'eau courante. La pompe se trouvait à côté du bâtiment.



C'était là, le long de la R.N.20 !

La clôture a changé, il faudrait enlever les antennes TV, la baraque en tôle et mettre à la place de la bétonnière la pompe à manivelle. Ont disparu aussi les peupliers du bord de route.

Nous avons, en Alsace, l'habitude de pompes à balancier. En Sologne, c'étaient des pompes à manivelle. Le pays est peu fertile et le sol imperméable. Beaucoup d'étangs, mais peu d'eau dans une nappe phréatique très profonde. Quand la pompe était désamorcée - c'était le cas tous les matins - il fallait tourner la roue, de près d'un mètre de diamètre, pendant deux à trois minutes. Une chaîne sans fin s'enfonçait dans un conduit et remontait par un autre. Elle présentait tous les trente centimètres environ un renflement qui en remontant poussait l'eau devant lui. C'était une merveilleuse façon d'apprendre à économiser l'eau. Surtout qu'il en fallait pour arroser le jardin derrière la maison. Le reste de l'immense terrain (20-30 ares) était en herbe.

Nous étions au mois de mai et le jardin aurait dû être ensemencé depuis longtemps. On fit de notre mieux. Des lapins furent achetés pour débiter un élevage.

Le printemps fut chaud, très chaud. Tout le monde craignait les orages, d'une violence extrême. Nous dormions régulièrement portes et fenêtres ouvertes à cause de la chaleur accablante. Je me rappelle d'éclairs, des boules de feu, qui entraient par la fenêtre et ressortaient par la porte ou par la cheminée dans un fracas d'apocalypse, et je n'avais même pas eu le temps, comme me l'avait appris mon père, de compter jusqu'à UN pour savoir à quelle distance se trouvait le centre de l'orage. Et souvent sans qu'il ne tombât une seule goutte de pluie !

Ce n'était pas le paradis, mais après la grande ville, on retrouvait la campagne avec ses avantages. J'allais à l'école à bicyclette et je prenais en passant mon cousin, car leur habitation située route d'Orçay se trouvait sur le trajet. Theillay avait deux écoles : l'école communale à 2 classes et une école privée, celle des Soeurs, réservée aux filles. Les garçons, dont les parents ne voulaient pas de l'école de la République (et il y en avait), devaient partir en internat à Vierzon ou Romorantin. Il faut dire que sous l'influence du curé, le village était divisé en deux. Les filles dont les parents avaient choisi de ne pas les inscrire à « Ste Jeanne d'Arc » de Theillay se retrouvaient par contre en classe avec nous. Notre maître, M. Dumont, écrivait au tableau de la main gauche car il avait perdu sa main et une partie de son avant-bras droits sur un champ de bataille de la guerre 14-18. Et pourtant, dans les cahiers et au tableau, sa calligraphie était admirable. Un bel exemple pour nous tous.

Et une fois de plus, la guerre nous rattrappa, et sa réalité, ce sont les réfugiés qui la rapporteront. Nous n'avions ni radio ni journal, mais à partir d'un moment donné, nul besoin d'être informé pour se rendre compte de la débâcle qui s'annonçait. Entre l'assaut du 10 mai et l'armistice du 22 juin, les événements vont se précipiter. En moins d'une semaine, les Allemands traverseront la Belgique et jetteront ainsi sur les routes des centaines de milliers de gens, fuyant la guerre et ses violences. Les bombardements de Paris et d'autres grandes villes, sans provoquer la panique, vont cependant ajouter des réfugiés aux réfugiés.

Les premiers qui passèrent devant notre maison étaient des agriculteurs des Flandres, belges et françaises. Ce n'étaient pas les plus pauvres qui avaient pris la fuite devant l'armée allemande. Leurs attelages en témoignaient, certains tirés par quatre ou six puissants chevaux ardennais aux harnachements rutilants. Sur les charrettes

s'entassait le maximum transportable. Les femmes et les enfants s'étaient organisés un espace pour s'y allonger de temps en temps. Parfois, quelques vaches suivaient, attachés par un licol derrière les charrettes. Ces braves gens avaient parcouru parfois plus de 500 kilomètres et ne savaient pas où leur odyssee s'arrêterait.

Au fil des jours, le flux des réfugiés s'intensifia. Une partie des huit millions de civils en fuite passa devant chez nous. Un des derniers ordres du Général Gamelin, général en chef, avant d'être remplacé par le Général Weygand, fut d'interdire l'évacuation des civils, le 18 mai, mais tout ceux qui avaient pu partir avant se retrouvaient sur les routes. Ils gênaient le déplacement des troupes, et curieusement semble-t-il, davantage le repli des Français que l'avance des Allemands dont les engins motorisés n'utilisaient pas forcément les grandes voies de communication.

Dans le flot ininterrompu passant devant notre habitation, les chevaux tirant les attelages étaient maintenant moins nombreux, les charrettes plus petites. Se mêlaient à ce cortège des autos surchargées, qui étaient obligées de suivre lentement le flot des fuyards. Impossible de doubler ou de circuler en sens inverse. Les moteurs chauffaient, fumaient, calaient, rendaient l'âme. Les cyclistes avec leurs pauvres baluchons sur le porte-bagage, parfois chargés au point qu'il n'était plus question de rouler, les dépassaient. Alors on poussait, comme d'autres des voitures à bras, des carrioles, des landaus désaffectés, ou à défaut, on portait son bagage sur le dos ou des valises à bout de bras. Il y avait même des corbillards dans ce sinistre cortège. La voiture qui tombait en panne était impitoyablement basculée dans le fossé pour permettre à la colonne d'avancer. Et les occupants devenaient piétons. Toute la misère du monde, dans une chaleur étouffante ! Certains fuyards étaient en route depuis plus de 10 jours. Si au début, l'exode est une fête pour les enfants – pensez-donc, dormir à la belle étoile, s'entasser à plusieurs dans un lit et faire les fous- après quelques centaines de kilomètres, ce n'était plus le cas. Le désastre avait rattrapé tout le monde. L'exode ! La France K-O debout !

Sur les treize kilomètres de route nationale depuis Salbris, notre hameau était, après celui de « La Loge », le seul avant Vierzon. Les gens avaient soif, les bêtes aussi. Les pompes fonctionnaient en continu jusqu'au moment où le filet d'eau devenait de moins en moins

abondant et, surtout, brunâtre, boueux . La nappe phréatique ne pouvait pas donner plus qu'elle n'avait en réserve. Nous remplissions tous nos récipients pour la consommation personnelle de bonne heure le matin, avant que la demande ne reprenne. Souvent la quête d'eau s'accompagnait d'une supplique pour un morceau de pain. Les enfants pleuraient. Insupportable ! Etant donné cette situation, nous envisageâmes, avec l'aide d'Oncle Albert, un repli sur la commune qui elle, bien que très proche, était totalement à l'écart de cette ruée vers le sud.

Le soir, la veille de notre x ième déménagement, Oncle Albert, ma mère et moi étions en train de rentrer la récolte de foin faite sur notre pré, car des nuages menaçants annonçaient l'orage. Cela me paraît aujourd'hui ahurissant. Rentrer les foins (pour les lapins) signifie qu'il y avait un futur pour nous, alors que tous ceux qui passaient ne savaient pas quel serait leur lendemain. Le foin devait être entreposé dans le grenier de la maison et une échelle était dressée sur le côté nord où se trouvait l'accès extérieur. Mon oncle était en haut, j'amenais le foin dans une brouette et ma mère le passait par brassées au bout d'une fourche. S'arrêtèrent devant le portail puis pénétrèrent dans la cour un homme et deux filles, chargés de bagages à main et de sacs aux dos. Ils avaient bien vu ce que nous étions en train de faire et cela leur avait donné une idée. Timidement, l'homme demanda à ma mère s'il pouvait, avec ses deux jeunes filles, passer la nuit au grenier, dans le foin. Ils étaient à pied et rompus de fatigue. Nous eûmes beaucoup de peine à comprendre sa supplique confuse et comme nous avions l'intention de quitter la maison, ma mère, ne sachant que dire, appela : « Albert ! »

Ce simple mot provoqua une réaction sidérante : « Ehr sèn jo Elsaesser, éhr lonn uns sicher net fortgehn ! » (*Vous êtes alsaciens, vous ne nous laisserez pas partir*). C'était un veuf de Schiltigheim, M. Haag et ses filles de seize et dix-sept ans , en fuite, à pied. Au lieu de partir avec la masse des Alsaciens en Dordogne, ils s'étaient réfugiés chez des parents mais ils avaient été, eux-aussi, rattrapés par la guerre et jetés sur les routes . Oncle Albert les chargea dans sa voiture et les emmena au village. Ils passèrent d'ailleurs le reste des événements, jusqu'à leur rapatriement, à Theillay. L'aînée des filles qui terminait son apprentissage de couturière travailla à domicile pour les villageoises et son père trouva du travail à l'usine.

Pour notre part, nous rejoignîmes le village et la maison où logeaient les Ulrich, route d'Orçay. Le propriétaire, M. Petit, était un notaire à la retraite. Il habitait avec sa femme et leur fille, jeune veuve (elle épousera d'ailleurs par la suite le Commandant d'Infanterie de Marine Henri Marteau, frère aîné de Tante Nini), dans une maison de maître le long de la D 60, à l'entrée du village. Une cour la séparait d'un deuxième logis plus modeste, le nôtre. La pompe à manivelle se trouvait dans la cour avec, à côté, un lavoir. Un grand jardin entourait les bâtiments. Un bout de ce jardin était à notre disposition ainsi qu'une basse-cour clôturée. Nos commodités étaient au fond du jardin, une petite cabane avec siège double !!! On pouvait y faire la causette ! Mais de quoi aurait-on parlé puisque les événements politiques, les décisions gouvernementales, nous échappaient.



La maison Petit et derrière elle, notre modeste logis. À gauche, les murs de la ferme de Madeleine.

Nous avons bien fait de quitter la N 20 car le lendemain , les colonnes de réfugiés furent mitraillées par les Junker 87 Stukas (= STUrzkAMpfFLugZEug). Les hurlements effroyables des sirènes des avions en piqué et les tirs de mitrailleuses nous parvinrent car notre nouveau logis se trouvait à quelques centaines de mètres seulement à vol d'oiseau de l'endroit de l'attaque. Le lendemain, Jean-Paul et moi, allant au ravitaillement à notre ferme habituelle, fûmes suivis par un chien égaré, un bel épagneul breton, roux et blanc. Il ne nous lâcha

pas d'une semelle et nous accompagna jusqu'à la maison et là, il resta assis devant le portail. Après accord des parents, il fut adopté et baptisé « Dick », une idée de mon cousin. A partir de ce moment-là, nous sortions souvent avec lui.

Le 14 juin, la Wehrmacht entra dans Paris. Deux millions d'habitants avaient quitté la ville depuis les bombardements du 3 juin, un exode spontané, sauvage. Les fuyards, exténués, nous rendaient compte de leurs errances quand nous allions à notre ancienne demeure prendre du foin et quelques légumes au jardin. Il fallait alors six heures pour traverser Orléans ou Blois, les seuls points de franchissement de la Loire. Les véhicules motorisés en panne, soit de moteur soit d'essence, étaient abandonnés sur les routes ou gisaient dans les fossés avec leurs bagages trop encombrants. Personne ne pensait à piller ! Fuir ! Fuir ! Le 18 juin, les unités allemandes atteignirent la Loire.

Le 19 juin, une autre escadrille de Stukas attaqua violemment, mais cette fois-ci longuement en plusieurs survols, l'interminable colonne, civils et militaires mêlés, qui passait devant notre ancien logis. Pendant les piqués, les hurlements de leurs sirènes qui nous avaient tant impressionnés lors de la première attaque, les déflagrations de toutes sortes, les tirs de mitrailleuses lors de leurs passages répétés pouvaient faire craindre le pire.

Lorsque le soir venu, nous allâmes, Oncle Sepp et nous, les jeunes, voir les lieux de l'attaque, nous nous trouvâmes sur un véritable champ de bataille. Des voitures carbonisées, du matériel, militaire et civil, éparpillé dans les fossés, des valises éventrées, des chevaux morts, les jambes raidies, leurs attelages dans les fossés, des monceaux de feuilles de peupliers hachés sur la route et des troncs d'arbres lacérés par les balles dont les impacts étaient visibles dans le goudron de la chaussée. Les cadavres humains avaient déjà été enlevés. « Notre » maison, à part des tuiles fracassées, les vitres brisées, semblait intacte. Mais les balles n'avaient pas traversé que les tuiles ! Comment aurions-nous vécu cette attaque ?

Des hommes et des bêtes avaient réussi durant l'attaque à s'éloigner de la route pour se mettre à l'abri, et certains mourront, blessés, dans les nombreux bosquets environnants. Pendant deux semaines, lorsque nous allions à la ferme chercher le lait quotidien,

l'odeur douceuse des cadavres en décomposition flotta aux alentours. Nous restions à distance mais signalions à la Mairie les endroits où nous supposions une victime. Des dizaines de milliers de civils perdirent leur vie durant cette tragique fuite.

Ils semblaient arriver de la Nationale 20, par l'entrée nord du village. Cela se passait à 300 mètres du fond de notre jardin. Et nous voici, même ma mère et Tante Liese, à quatre pattes derrière une rangée de groseilliers, essayant de suivre les événements. La fusillade se calma. Puis un coup de feu claqua. Quelqu'un eut l'impression qu'on tirait dans notre direction et un reflet du soleil dans une paire de jumelles tournées vers nous, semblait-il, incita le groupe à faire retraite, à plat-ventre. Le spectacle aurait sûrement mérité qu'une caméra le fixât pour l'éternité.

Personne ne mit le nez à la porte au cours de cette journée. Le lendemain cependant, André, malgré les réticences de sa mère, voulut voir à quoi ressemblaient ces « Schwôwe » et décida d'aller au bourg. Lorsqu'il revint, les questions ne manquèrent pas et nous avions, qui l'eût cru, un « héros » dans nos rangs. Pendant qu'il cheminait sur la route en pente douce qui mène vers le centre de Theillay, il entendit des voix derrière lui. Une peloton cycliste de la Wehrmacht arrivait du haut du village en roue libre. Le sous-officier en tête hurla, afin que ses hommes l'entendent :

« Das ist jetzt der erste Franzose den ich auf der Strasse sehe! Dem will ich mal in den Arsch treten ! » (*C'est le premier français que je vois dans la rue. Je vais lui mettre mon pied au cul!*)

André, qui avait fait de l'allemand en classe, comprit ce qui l'attendait. Il fit au dernier moment un pas de côté, genre esquive de torero et lança : « Von wegen !!! » (*Des clous !!!*)

L'autre resta, d'après le récit de notre « héros », un moment avec sa jambe inutilement soulevée en l'air avant de la reposer sur la pédale. André nous rapporta surtout ce qui s'était passé à la gare, la veille au matin. Quelques tirailleurs sénégalais en retraite, qui s'étaient reposés durant la nuit dans le bâtiment de la gare, avaient été surpris par une unité d'avant-garde de la Waffen-SS et ils avaient ouvert le feu. Les malheureux soldats africains, faits prisonniers, durent creuser

leurs propres tombes devant laquelle ils furent fusillés, en violation totale de la Convention de Genève. L'ambiance familiale était plombée. Les commentaires des uns et des autres donnèrent à penser que les Allemands de l'armée impériale d'avant 1914 n'auraient jamais agi de cette manière. Et Theillay ne fut pas le seul endroit où de telles exactions furent commises. Nous ne savions pas encore, à ce moment-là, qu'il y avait des « Untermenschen » (*sous-hommes*) dans le monde.

Le lendemain, je me trouvais au lavoir, dans la cour, à côté de ma mère, lorsqu'un soldat allemand, un grand panier à anse au bras, s'arrêta. « Bonjour Madame, avez-vous des œufs ? ». Réponse de ma mère : « Nein, wir haben keine Eier ! ». Abasourdi, il posa son panier au sol, s'étonnant de la réponse. Ma mère rétorqua : « Wissen Sie, viele Franzosen sprechen deutsch ! » (*Vous savez, beaucoup de Français parlent allemand*). Au moins un qui se méfia et ne dira plus n'importe quoi devant des étrangers, nous dit-elle après.

Un drapeau à croix gammée remplaça immédiatement le drapeau tricolore au fronton de la Mairie qui devint Ortskommandatur. Les troupes d'occupation arrivèrent dès le lendemain, sur les pas des unités combattantes. Le village tiendra, pendant un temps, un rôle important dans le dispositif de l'armée allemande. Nous étions à une dizaine de kilomètres de ce qui deviendra la ligne de démarcation qui passait par Vierzon, le long du Cher, et coupera la France en deux, zone occupée et zone libre (administrée par le gouvernement du Maréchal Pétain, installé à Vichy). Il s'agira d'éviter les passages clandestins de personnes qui voulaient rejoindre Londres et le Général de Gaulle ou tout simplement se soustraire aux occupants pour diverses raisons.

Dans la semaine qui suivit, il fallut loger les militaires allemands chez l'habitant, surtout les officiers. Même Oncle Albert, auquel on faisait déjà appel pour des traductions, fut obligé de céder deux pièces du rez-de-chaussée de sa maison et le commandement y installa la cordonnerie de la compagnie.

La maison Petit aurait pu convenir à un officier surtout qu'elle était grande, et occupée seulement par trois personnes. J'étais en train de soigner une petite angine d'été et, opportunément avertie par Oncle Albert, Madame Petit m'avait proposé d'occuper leur chambre d'ami.

« Afin d'éviter la contamination de mon cousin » disait-elle. J'étais comme un coq en pâte, dans de beaux draps blancs soigneusement repassés voire empesés, avec tous les livres imaginables autour de moi. M. Petit possédait encore toute la collection du journal « L'illustration » de la guerre 1914-18, avec récit des batailles, photos et dessins des faits de guerre. Lorsque l'officier allemand, chargé de réquisitionner les chambres, effectua sa visite, il put constater qu'il ne restait dans la maison aucune chambre-à-coucher libre, ceci à la grande joie des propriétaires.

L'usine fut réquisitionnée et passa sous contrôle du Ministère de l'Armement allemand. Oncle Albert fut maintenu à son poste. Le fait qu'il parlait allemand facilita la transition.

La classe continua, bien qu'une circulaire ministérielle du 15 juin avait décrété la fermeture des écoles, et notre instituteur, qui avait sûrement ressenti beaucoup d'amertume en pensant aux vains sacrifices de 1914-1918, nous proposa régulièrement des textes et des chants patriotiques. Que voulait-il prouver par là ? La vie continuait... la France continuait à exister. Mais les têtes n'étaient plus tellement au travail. Jusqu'au 14 juillet, souvent, l'après-midi, nous sortions ramasser les doryphores dans les champs de pommes de terre, chacun avec un petit seau. Cet insecte, nouveau venu d'Amérique, détruisait les parties apparentes des plants et il n'y avait pas encore d'insecticide. Application des leçons de choses : il y avait les oeufs, les larves, les chrysalides et les imagos, tout sur le même pied de pomme de terre ! Et tout cela devait disparaître, un travail digne de Sisyphe ! Comme les soldats allemands étaient quasiment aussi nombreux que les insectes prédateurs, ils eurent droit au sobriquet de « doryphores », qui s'ajoutaient à ceux de « Fritz » ou « Fridolins » ou simplement « Boches » ! De fait, nous souffrions d'une grande blessure.

Les vacances amenèrent des passe-temps nouveaux pour nous. Il nous arrivait d'aller à la pêche dans un des nombreux étangs poissonneux des environs. Nous ramenions de belles pêches, de type friture, des gardons, des perches arc-en-ciel, des ablettes. Mais à la longue, personne ne voulait plus se payer la corvée de nettoyage. Alors, nous ne gardions plus que les plus petits poissons, que nous donnions à manger aux canards de notre basse-cour, exceptées les perches arc-en-ciel, à cause de leur dangereuse nageoire dorsale.

A côté du jardin des Petit s'alignaient les bâtiments d'une petite ferme, bien propre, première maison du village, quand on venait de la N 20. Nous n'étions pas de leur clientèle car nous demeurions fidèles à notre fournisseur de la première heure et les Ulrich avaient le leur à proximité aussi, le long de la voie ferrée. La fille des fermiers, Madeleine, avait 11 ans comme nous. Mais comme elle fréquentait l'école privée, nous n'avions eu, au cours de ce dernier trimestre d'année scolaire, aucun contact direct. Une de ses occupations quotidiennes était, même les soirs des jours de classe, de sortir dans les prés avoisinants et ceci par tous les temps, le petit troupeau de brebis solognotes, curieuses bêtes à la tête châtain et aux pattes non couvertes de laine. Les vacances permirent des contacts, de jouer entre autres les apprentis-bergers, l'accompagnant sur les pâturages situés à proximité, ayant probablement tous les deux le béguin pour la bergère.

Elle nous montra comment allumer un feu sous la pluie, avec du bois mouillé, comment dresser notre chien qui était un peu tout fou avec les moutons, et elle nous apprit que les filles, elles aussi, étaient capables de faire pipi debout. Elle en savait des choses, pas toutes apprises à l'école des soeurs. Le soir, lorsque son père allait « au fourrage » pour les bêtes, nous montions, tous les trois, dans le tombereau, cette étrange carriole à 2 roues, très hautes, que nous ne connaissions pas dans nos régions. Et au retour, nous étions perchés au sommet du chargement, bercés, au pas du cheval.

Restaient les jeux de garçons. Ce n'était pas « La guerre des boutons », ce n'étaient pas encore les vrais « résistants » qui allaient chasser l'occupant. Nous nous retrouvions sur un terrain vague, à côté de la scierie, à proximité du petit étang de retenue, derrière le barrage sur l'affluent de la Rère, qui traversait le village. C'est là que les militaires allemands venaient faire le toilettage de leurs chevaux.

Dès l'occupation du village, nous avons creusé des tranchées, des abris qui ne pouvaient se voir du chemin. Quand je dis nous, ce sont « ceux » de la Communale, de la Laïque. D'un côté, notre terrain était protégé par la voie de chemin de fer. Cela permettait aussi de savoir, après le passage d'un train, l'heure approximative, s'il fallait rentrer ou non. Nous avons un stock de casques de l'armée française, des musettes, tout ce dont des soldats en retraite s'étaient débarrassé



La ligne Paris-Bordeaux

La maison Petit et la nôtre

La mare aux grenouilles

La ferme de Madeleine

et des fusils en bois. Des sentinelles faisaient le guet .

Dès qu'un uniforme vert-de-gris apparaissait, l'alarme était déclenchée et nous prenions position. Un jour, le Ortskommandant allemand, en tournée d'inspection avec le Maire, une partie du Conseil Municipal et Oncle Albert en tant qu'interprète, furent surpris par les

casques qu'ils voyaient au loin se déplacer à ras du sol. Lorsqu'ils s'approchèrent pour voir, nous ne pouvions prendre la fuite. Nous étions prisonniers dans nos propres tranchées. Nous eûmes droit à un semblant de leçon de morale par le Maire, qui éprouvait une certaine gêne devant le commandant allemand. Notre matériel fut confisqué et le terrain nous fut interdit par le Maire. Et à la maison, mon cousin et moi eûmes droit à un « remontage de bretelles », car Oncle Albert avait évidemment averti nos parents.

Il nous fallut donc trouver d' autres terrains de manoeuvres. Nous décidâmes de nous retirer en forêt, pour construire une cabane, à proximité cependant du village.

Entre temps, des nouvelles nous étaient parvenues de Paris et d'Alsace. Et un beau jour, la famille Ulrich décida de rentrer au pays. « Heim ins Reich ! » était le slogan. Un tiers des 430 000 évacués ne rentra pas. Le rapatriement des évacués alsaciens qui le désiraient avait commencé dès le 22 juin, après la signature de l'armistice. La Ortskommandatur s'occupa des formalités et fixa le jour du départ, vers la mi- août. La famille Haag se joignit à eux.

Mon père nous avait envoyé une lettre dans laquelle il nous demandait instamment de rester où nous étions. Il lui semblait en cela rester fidèle à ses convictions francophiles. Avant la guerre de 1914, il avait été de toutes les manifestations pro-françaises et par conséquent interdites. Ces jeunes activistes se retrouvaient régulièrement à la « Brasserie Piton » (aujourd'hui disparue), rue du Vieux Marché-aux-Grains. Ils avaient, entre autre, l'habitude de fêter l'anniversaire du Général Kléber. L'anecdote a été moult fois racontée dans les réunions de famille. Ce soir-là, ils sortaient à la queue-leu-leu du restaurant. Tout attroupement étant interdit, ils se rendaient de cette façon et sans prononcer un seul mot au monument, en faisaient plusieurs fois le tour et retournaient à leur verre de bière. La police les observait mais ne pouvait intervenir car il n'y avait pas d'atteinte à l'ordre public ! Une autre fois, au cours de la nuit, dans le brouillard, ils avaient noué un large ruban tricolore autour de la taille du général sans que le poste de la Garde Impériale, qui se trouvait à l' entrée de l'Aubette (occupée par l'armée), de l'autre côté de la place, ne s'en rende compte. Et le lendemain, lorsque le brouillard se leva, l'hilarité

fut générale parmi les commerçants et les clients du marché qui se tenait à l'époque sur cette place. On réussit à amener une échelle et, sous les rires et quolibets, un policier enleva l'objet du délit.

Mon père était membre de l' « Harmonie Sellenick » (Sellenick, compositeur et chef d'orchestre français), à l'époque la plus importante de Strasbourg, qui sera dissoute sur ordre du Reichstatthalter pour cause de francophilie. Elle renaîtra sur le champ sous le nom de « Sellenick-Vogésia ». On peut se poser des questions à propos de son attitude possible pendant l'occupation si sa santé lui avait permis de survivre. Voir l'exemple de son ami Paul Hieber dont il sera question plus tard!

Au cours des tergiversations : « Partirons...partirons pas ? », il nous avait échappé qu'à quelques kilomètres de chez nous , à Montoire, une poignée de main historique s'était échangée entre Pétain et Hitler.

Mon cousin parti, la vie continua, davantage recentré sur la famille. Je partais à la pêche avec ma mère, nous allions aux champignons, ceps et girolles, dans la forêt d'Orçay, toujours en compagnie de Dick qui s'amusait à lever le gibier à travers prés et bois. Les contacts avec Oncle Albert et Tante Nini étaient quotidiens. On envisageait même un retour sur Paris.

Je retrouvais souvent les copains au passage à niveau. Cette voie ferrée, toute droite, entre Paris et Bordeaux, était à l'époque la première électrifiée de France et les trains y atteignaient des vitesses élevées. C'est d'ailleurs sur ce tronçon que les records de vitesse avaient été établis avant-guerre. Nous collions nos oreilles sur les rails, guettant les bruits de roulement, et faisons des paris (gratuits) sur la durée d'attente. Il n'y avait de garde-barrière que sur l'accès nord du village et il actionnait les deux barrières, distantes de quelques centaines de mètres, simultanément. Lorsque le passage était fermé, il restait toujours le portillon sur le côté, pour les piétons et les cyclistes. L'habitude d'écouter le bruit lointain des convois faisait qu'on ne pouvait pas nous taxer d'imprudences à cause de notre «grande expérience », même quand nous franchissions le passage parfois au dernier moment ! Mais en présence d'un adulte connu ou d'un parent, nous prenions « sagement » le temps d'attendre.

Dans ma « prime » jeunesse, j'adorais m'attarder dans l'échoppe du cordonnier d'Ostwald et je ne manquais jamais une occasion pour aller reprendre des chaussures en réparation. Obligatoirement, une paire de chaussures était ressemelée une, voire plusieurs fois, protégée à la pointe et au talon par des petits fers en forme de croissants de lune. Parfois, quand j'arrivais, la réparation n'était pas achevée. L'odeur du cuir, de la colle, de l'empois, si caractéristiques, chatouillaient les narines. Et on regardait l'homme de l'art manier le marteau et sortir un à un les petits clous qu'il avait entre ses lèvres.

Lorsque j'allais chez Tante Nini, je m'arrêtais à la cordonnerie militaire dont la porte était toujours ouverte. A ma grande surprise, je constatai que les deux soldats-cordonniers n'utilisaient pas des clous pour fixer les semelles, mais des pointes en bois, genre de petites allumettes qui à l'humidité gonflaient et maintenaient parfaitement le cuir. Je vis aussi que le traitement accordé aux bottes des officiers n'était pas le même que celui des Kommissstieffel du simple troufion. Et au début, comme les militaires, d'origine badoise probablement, ne savaient pas que je comprenais à peu près tout ce qu'ils disaient, la situation était parfois comique.

La classe reprit à la date habituelle, le premier octobre et je fis la rentrée, sans mon cousin. En février, de mauvaises nouvelles nous parvinrent de Strasbourg, mon père allait très mal. Il fallut donc, à notre tour, envisager de rentrer au pays.

L'Ortskommandatur se chargea, par l'intermédiaire d'Oncle Albert et à notre demande, d'organiser notre retour. Nous devions prendre, avec autorisation spéciale de la Wehrmacht, un train de permissionnaires qui, venant de Bordeaux, passait par Vierzon en direction de Mulhouse, pardon Mühlhausen, train militaire pour lequel, en fin de compte, nous n'étions absolument pas annoncés ni attendus, surtout, en tant que civils. Heureusement, le Ortskommandant de Theillay s'était, pour l'occasion, déplacé à Vierzon. Il informa le « Kommandant » du train qui accepta les deux civils.

Le départ fut plutôt mouvementé ! Les bagages étaient entassés sur un chariot à bras au bout du quai, en tête de train. Mais le wagon destiné aux bagages se trouvant malencontreusement en queue, l'arrêt prévu se prolongea. On nous fit monter dans un wagon de première classe réservé aux officiers. Le compartiment était déjà

occupé par deux officiers supérieurs. Pendant ce temps, Oncle Albert essaya d'amener le plus rapidement possible les bagages, sur le chariot surchargé, à l'autre extrémité du quai. La cage avec les poules et canards tomba du chariot, les plumes volèrent, le chef de gare sifflait et donnait le signal du départ car l'heure était dépassée, tandis que le commandant du train hurlait des ordres contraires. Et les soldats hilares, aux fenêtres des wagons, assistaient à l'engueulade entre les officiers et le fonctionnaire. Lorsque le train partit, tous les bagages étaient chargés, mais nous n'avions pas eu le temps d'embrasser Oncle Albert.

En route, le Oberst-Zugkommandant entra dans le compartiment que nous occupions avec les deux officiers. Il s'excusa des problèmes survenus au départ, nous fit apporter deux portions de soupe aux pois tout en regrettant de ne pouvoir nous offrir que l'ordinaire de tous les occupants du convoi, officiers inclus. J'admirais la facilité avec laquelle ma mère était capable de soutenir une conversation en allemand.

Ainsi, nous nous retrouvâmes, un matin de mars, entre cinq et six heures, sur un quai de la gare de Mulhouse, une gare déserte, ventée et glaciale, avec des monceaux de bagages ... et une cage à poules et canards. Il fallut attendre la première liaison pour Strasbourg qui s'arrêterait à la gare d'Illkirch. Cela simplifierait les problèmes, car personne ne nous attendait ni à Strasbourg, ni à Ostwald. Nous y laisserions les bagages à la consigne de la gare, quitte à les récupérer l'après-midi ou le lendemain, et ferions à pied les deux à trois kilomètres jusqu'à Ostwald. Comme le chef de gare était le fils de notre facteur - du moins l'était-il avant la guerre - ma mère pensait qu'il n'y aurait pas de problème. Or, on avait aussi changé de chef de gare. Mais le nouveau accepta nos bagages encombrants.

Que de changements !

Une page était tournée ! Nous étions passés à l'heure allemande. Une heure de plus à l'horloge. Mais pas seulement !!!

Le « kârriſch », charrette à bras à deux roues, emprunté chez nos voisins Probst, nous permit, l'après-midi et le lendemain, comme prévu en deux voyages, de ramener nos bagages de la gare d'Illkirch chez nous, en commençant évidemment par la volaille !

Ensuite, il fallut vite, très vite, tenter de retrouver nos marques. Tout paraissait connu et pourtant si différent. Nous habitions maintenant « Hintergartenweg » (*Chemin derrière les jardins*), le boulanger et le Sadal (magasin d'alimentation) était dans la « Adolf-Hitler-Strasse », la Coop dans la « Herrmann-Goering-Strasse », la place du marché était devenu « Karl-Roos-Platz »... Dans la maison, rien n'avait changé ou à peine. Le propriétaire était parti en « Umschulung » (*requalification professionnelle*) à Mannheim, dans la Gauschule, comme tous les enseignants qui ne manifestaient pas un zèle particulier vis-à-vis du parti et il ne rentrait que très rarement dans les premiers temps. Il fallait bien mettre ces instits français au pas. On leur faisait de longues conférences sur la nouvelle Allemagne, les questions raciales, sur le Schandvertrag (*le honteux traité*) de Versailles en 1918, etc.

Des voisins et mes copains étaient tous là et tout le monde avait des souvenirs à raconter et des changements à annoncer. Notre chien, Lord, était mort de vieillesse. La chatte, par contre, revint très vite, dès que nous pûmes lui présenter un peu de lait dans son écuelle, sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. La basse-cour avait retrouvé des occupants.

Ma première sortie devait être un « repérage » du côté de l'ex-Sadal. Au bout de la rue Neuve, je me vis subitement en face d'un individu botté, en uniforme brun, celui des S.A. devais-je apprendre par la suite. Je reconnus cet homme. C'était le père d'une fille de ma classe. Innocemment, je le saluai d'un « bonjour » comme nous avions l'habitude avant la guerre. Que n'avais-je fait ! Il fondit sur moi

en hurlant : « Heil Hitler ! » et je vis venir le moment où il allait me gifler. Il m'admonesta en allemand de ne pas recommencer avec lui ce genre de provocation et ne se calma que lorsqu'il se rendit compte que je « débarquais ». Ce fut mon premier contact avec le régime.

Le reste suivit. D'abord changer de prénom, germanisation des identités, même certains noms de famille à la consonnance trop française (Desjardins = Vomgarten) y avait eu droit, d'autres avaient changé de prononciation (ex. Mangeney à l'allemande). Façon de faire comprendre à l'individu en quelle estime on le tenait! Pour ma part, Hans plutôt que Johannes ou Johann et surtout éviter Jakob. Pour ma mère, pas de problème, elle restait Pauline. Puis il fallut se procurer le plus vite possible des cartes de ravitaillement, donc préalablement signaler notre retour. La Mairie était devenu une administration formelle. De toute façon, Ostwald faisait partie du « Gross-Strassburg ».

L'essentiel se passait à la Ortsgruppe der National Sozialistischen Deutschen Arbeiter Partei. Les abréviations sont légion et utilisées constamment, constituant une sorte d'accélération de la langue donc une image de modernité . Donc disons, pour le siège de la N.S.D.A.P., on avait réquisitionné comme « cœur » de la commune non pas la Mairie mais la maison à peine achevée de la soeur de notre propriétaire, Emilie Rosenberger, dont le mari fut d'ailleurs obligé de prouver, étant donné son nom, qu'il n'avait pas de « sang juif » sur des générations. Le couple en question continuait donc d'habiter au 10,Hintergartenweg. Ils ne retrouveront leur maison qu'après la guerre, et dans quel état !

L'Ortsgruppenleiter était le premier personnage de la commune, un petit bonhomme qui se grandissait avec un uniforme, des bottes et un imposant képi. Il habitait déjà avant la guerre à Ostwald. Mais peu de personnes du village le connaissaient car c'était un « hergelofener »(*pas du cru*). Un pragmatique, comme beaucoup d'autres qui adoraient se pavaner dans l'uniforme nazi des « petits » bonzes du parti. Sinon, ils arboraient toujours l'insigne du parti, le « Parteiabzeichen », à la boutonnière (pour nous , « de pflerber » à cause de sa forme ronde ressemblant à une pierre plate). Ils étaient membres de l' »Opferring », avaient prêté serment d'allégeance au Führer comme d'ailleurs obligatoirement tous les fonctionnaires car on ne leur laissait pas le choix. Certains alsaciens avaient retourné leur

veste et on les craignait plus que le policier (Schupo chargé du maintien de l'ordre) du village, Haerberle , qui venait d'Esslingen et que tout le village appréciait pour sa gentillesse et sa placidité.

On pouvait difficilement différencier les nazis en surface et malgré tout en uniforme, les nazis contraints, les faux nazis, et les vrais suppôts du régime. Le patriotisme des ouvriers et des petits paysans faiblissait cependant moins que celui des bourgeois et cols blancs qui rêvaient de promotion sociale. La méfiance était de mise lorsqu'on se trouvait en face de quelqu'un qu'on ne connaissait pas ou qui n'avait pas affiché sa couleur.

Et encore ! Dénoncé, Paul Hieber, le mari de ma marraine, fut le premier de ceux du village qui furent envoyés au camp de Rééducation de Schirmeck (pas le Struthof, mais le Sicherungs- und Erziehungslager Vorbruck). Il y avait là en permanence une moyenne de plus de mille détenus alsaciens et mosellans. A la fin de leur internement, on leur faisait jurer de ne rien dévoiler sur les traitements subis sous peine d'être envoyés dans un camp encore plus répressif. Il n'avait pas su se taire, surtout dans son restaurant. Il en revint brisé, maté et s'il est mort relativement jeune, il y avait à cela une raison. Alors qu'en 1939, les autorités françaises avaient apposé des affiches : « Les murs ont des oreilles ! », en faisant allusion à ce que l'on appelait communément « La 5^{ème} Colonne » (l'espionnage allemand), la formule avait changé et était maintenant : « Der Feind hört mit ! » (*L'ennemi vous écoute*). Mais cet ennemi, pour nous, pouvait être aussi n'importe quel délateur et cela menait aux bureaux de la Gestapo, voire plus loin.

Ma mère avait trouvé un travail périodique chez un restaurateur, un des fils de Mme Beller, de la rue Neuve. Il avait vendu son restaurant de Geispolsheim pour s'installer rue de la Porte de l'Hôpital, à côté de la Tour, en face d'un terrain vague (act. Centre Paul-Strauss) où s'installaient les chapiteaux des cirques. Clientèle assurée. Et Edmond avait demandé à ma mère d'aider, à ces moments-là, sa femme, assez malade, à gérer la cuisine, ce qui n'était pas une mince affaire en ces temps de restrictions.

Quant à mon père, son état se dégradait inexorablement et ma mère ne voulut pas que je continue à le voir, peur de la contagion... ou pour m'éviter un spectacle trop éprouvant , surtout les dernières

semaines avant son décès. Il mourut le 15 septembre 1941 et fut enterré au cimetière St. Gall à Koenigshoffen, dans la tombe familiale.

A notre arrivée, il avait fallu aussi, le plus rapidement possible, retourner à l'école. Ma classe d'âge était chez « Herr » Vetter, que nous craignions tous déjà avant les hostilités, car il dirigeait l'école de garçons d'une main ferme. C'était un grand bonhomme, à la carrure impressionnante, avec, sur le nez, non pas des lunettes, mais un pince-nez. Il portait toujours une veste noire, un gilet gris, un pantalon rayé assorti, une chemise blanche et cravatte noire. Nous dirions de nos jours, la caricature d'un enseignant des années trente voire vingt.

Cette rentrée (individuelle pour moi) fut vraiment surréaliste ! Une nouveauté, la classe était mixte. Tout le monde avait changé de prénom, Yvette était devenue Erika, Denise... Anna, Armand s'appelaient Herrmann, René... Renatus, mais entre nous, Roger restait de Rogele et non Rüdiger. Et moi-même, je continuais à être « de Schengel ».

Malgré l'apprentissage d'une nouvelle écriture, la Sütterlin, en l'espace de deux mois, je fus tête de classe alors que les autres avaient presque deux trimestres d'avance sur moi. Il faut dire que ma mère, née en 1893, avait fait toute sa scolarité en allemand. Les mères des autres, qui avaient une dizaine d'années en moins, ne parlaient ni n'écrivaient l'allemand comme elle. J'en profitai !

Certains de mes camarades devaient passer en fin d'année scolaire à la « Mittelschule » (*Cours complémentaire*) à Illkirch. Herr Vetter convoqua ma mère pour lui proposer un passage à la « Oberschule » (*lycée*), où j'entrerais en 2^{ème} année, quitte à rattraper un an d'anglais et de latin. Il convint d'un rendez-vous avec le Dr Bruderer, Directeur de la « Karl-Roos Oberschule », installée dans un ancien couvent, situé Quai Saint-Jean. Karl Roos, autonomiste alsacien pro-allemand, avait été condamné pour espionnage et fusillé par les Français en 1940. Il était considéré comme un martyr par les Allemands. Ils donnèrent également son nom à la Place Kléber où le cercueil et la statue du général avaient été enlevés (quelqu'un « planquera » cette dernière à Cronembourg où on la retrouvera en 1944). On avait remplacé un soldat par un traître.

En automne 1941, j'intégrais la classe 2 C et j'étais, à ce moment-là, le seul écolier du village à fréquenter une Oberschule. L'année fut relativement pénible. Il fallait que je me mette à niveau dans les deux matières. Et il y avait une telle ambiance de folie dans la 2 C, qu'en pleine année scolaire, nous dûmes déménager, depuis le fond de l'établissement, dans une salle à côté du bureau du directeur ! Un calme relatif revint, mais l'atmosphère n'était pas aussi studieuse qu'on aurait pu l'espérer. Cela facilita probablement mon rattrapage.

La classe, plus de trente élèves, était composée d'une sélection (uniquement garçons) venant d'une partie du centre de la ville, des faubourgs ouest, Koenigshoffen, Montagne-Verte, des agglomérations ouest et nord proches, Lingolsheim , Ostwald, Schiltigheim et Bischheim. Certains venaient de loin par le train de Brumath.

Ce ramassis d'individualités forma rapidement, par la faiblesse de certains profs, la classe la plus réputée de la Oberschule. Pour nous, le tri avait été vite fait. Nous n'osions chahuter les profs d'outre-Rhin, même pas Fraülein Gädecke, toute jeune et énergique Berlinoise, qui nous charmait probablement aussi avec sa façon provocante de s'asseoir sur les tables, de montrer ses jambes en posant ses pieds sur les chaises tout en remontant sa jupe. Son père était un des proches collaborateurs du Gauleiter Wagner, ce que nous ignorions à l'époque. Pendant les cours de mathématiques de Herr Professor Kohl (au moins 1,90m et des mains comme des battoirs), on aurait pu entendre les mouches voler, si elles avaient osé entrer dans la salle de classe. Il avait une manière de distribuer des gifles qui lui faisaient obtenir des résultats surprenants. Gare à celui qui était appelé au tableau. Nous étions tous forts en math !!! Heureusement que ce n'était pas lui notre professeur principal. Mais gare, car il réglait les comptes pour tout le monde ! D'autres profs, par contre, avaient toutes les peines du monde à faire cours. Le gentil Gachot, frère de l'artiste peintre alsacien, avait une baguette en bambou dont il se servait devant les cartes de géographie et accessoirement pour distribuer des coups à gauche et à droite en passant dans les rangs lorsque le chahut devenait invivable. Mais tous ceux qui étaient assis le long du couloir central avaient préventivement glissé sous leurs habits des cahiers qui amortissaient les coups.

De temps en temps, il y avait distribution d'heures d'« Arrest » (*retenue*), voire de « Karzer » (*littéralement : cachot*). Les

premières consistaient à sacrifier l'après-midi de libre et à passer deux heures dans la salle de Sciences naturelles, à changer les étiquetages en compagnie de la mignonne prof de Sciences nat. que tout le monde adorait. Quelle punition ! Par contre, des heures de Karzer, c'étaient plusieurs heures passées seul dans une salle de classe avec un devoir à remettre, donné par le prof qui avait décidé de la punition. Et il fallait surtout le terminer avant d'être libéré !

Un des meneurs s'appelait Kuntz. Il était dans tous les coups fourrés et n'hésitait pas à chahuter son propre père, le prof de musique. Souvent, c'étaient des blagues innocentes de potaches. Il arrivait cependant que certaines limites soient atteintes voire franchies. L'année scolaire suivante, en 3^{ème} C, le prof d'histoire s'appelait Wippler. Il était alsacien et avait la fâcheuse habitude de rouler outrancièrement les R, d'où son surnom, « de Böberrrr » (une moto). Il arborait toujours l'insigne du parti, de pflerber, chose à laquelle certains d'entre nous étaient sensibles (de façon négative). Quand il entra en classe, il nous adressait le « Heil Hitler » d'usage. Puis il se dirigeait vers le pupitre et avant de poser sa serviette, invariablement, il soufflait sur le dessus du meuble pour enlever d'imaginaires miettes ou grains de poussière. Tout fut fait pour que ces miettes ne soient plus imaginaires et à tous les cours, nous le fîmes souffler. Il ne dit rien jusqu'au jour où un d'entre nous eut l'idée de mettre, en plus des miettes, de la poudre à éternuer. Wippler eut le malheur d'affirmer que les éternuements étaient un réflexe sain. Nous nous occupâmes alors de sa santé ! Il en profita pour distribuer des « Strrrrafpunkte » (points qu'il enlevait aux notes) aux supposés coupables et aux rieurs. Cela se termina par une colle collective car il était inutile de demander au responsable de se dénoncer ou de faire appel à la délation.

Une technique avait été mise au point pour perturber certains cours, et ceci à répétition. La victime en était régulièrement notre professeur principal, Helmlinger, un autochtone inféodé au régime. Un élève, profitant d'un moment propice d'inattention du prof, criait : « Boum ! ». Le prof tournait la tête dans la direction du perturbateur. A ce moment précis, dans un autre coin de la classe, retentissait : « O'clock ! ». Le prof n'avait aucun moyen de repérer les fautifs car tout le monde le regardait avec candeur ou était plongé dans son livre ou cahier.

Notre salle de classe avait évidemment été maintenue en face du bureau directorial. Les rituels étaient immuables. Interdiction durant l'interclasse, surtout pour notre 2 C, puis pour notre 3 C, de fermer la porte de la salle. Un des élèves des premiers rangs se dévouait pour faire le guet à la porte et surveiller le couloir. Lorsqu'il quittait son poste pour se précipiter vers sa chaise, nous savions que le prof arrivait et chacun regagnait sa place. Gare à celui qui avait manqué de vigilance ! Celui qui apercevait le prof en premier était chargé de hurler : « Achtung ! » et tout le monde devait se trouver au garde-à-vous à son emplacement. Le prof nous adressait un salut nazi, bras droit tendu : « Heil Hitler ! » et nous répondions en chœur : « Heil Hitler ! » ou quelque chose de ressemblant.

Un seul prof escamotait ce salut, pourtant obligatoire. C'était notre préféré et il l'avait déjà été en 2 C où il avait fait fonction de professeur principal. Et pourtant il aurait pu faire une tête de Turc idéale de par son nom, Zwiebel (*oignon*), et de sa presque cécité. Il portait des lunettes aux verres épais comme des fonds de bouteille et était, malgré cela, obligé d'approcher le document qu'il voulait lire à quelques centimètres de ses yeux. On aurait dit qu'il reniflait le papier au lieu de lire le texte. Mais c'était un tel puits de science et un pédagogue émérite ! L'idée de se moquer de lui ne nous serait pas venue, tant son bonheur d'enseigner était convaincant. Il avait l'habitude d'entrer dans une classe calme, montait sur l'estrade, levait son bras droit tendu comme pour le salut nazi et le laissait retomber en disant : « Setzt Euch ! ». Il nous apprit l'allemand, en laissant souvent de côté les livres officiels, et nous enseigna le latin avec enthousiasme . Et nous savions tous « Die Glocke » de Schiller sur le bout des doigts. Il fut d'ailleurs le seul prof que nous retrouvâmes au Lycée Kléber après la Libération. Plusieurs d'entre eux qui avaient fait du zèle politique disparurent de l'enseignement.

Nous sortions de cours à midi pile, heure de départ du tram à la Haute-Montée. Nous l'attrapions à la course, quasiment au vol, Quai de l'Abattoir (quai Ch. Altdorfer act.), ce qui nous créait souvent des problèmes avec les receveurs et les contrôleurs surtout, car nous sautions parfois dans le virage sur les wagons en marche. Manquer ce tram aurait signifié se passer de repas. La correspondance entre le tram 28 pour Lingolsheim et le trolley pour Ostwald n'admettait aucun

retard. Je descendais du trolley vers 12 heures 45 à l'église d'Ostwald. En courant, je rentrais pour manger et repartais à 13 heures¹⁰ pour prendre le trolley à 13 h 17. Vingt minutes pour avaler un repas et préparer les affaires pour l'après-midi. C'est de là, probablement, que vient cette détestable habitude de manger avec un « lance-pierre ». Il fallait que ma mère s'arrange pour que le repas soit prêt , dans l'assiette..... et à la bonne température. Mais les menus n'étaient guère variés et souvent basés sur les productions du jardin et de la basse-cour.

A mesure que la guerre durait, les raids aériens s'intensifièrent. Toutes les nuits ou presque, les sirènes d'alarme sur le toit de l'école hurlaient. D'abord préalerte (Voralarm) , trois hurlements, puis souvent quelques minutes plus tard l'alerte, hurlements prolongés de la sirène . Les appels différenciés de la sirène nous permettaient de savoir s'il était urgent de rejoindre les abris ou non. Lors des premiers survols, personne ne s'affola. Mais, à la longue, on entendit parler des raids meurtriers sur des villes allemandes. A partir de ce moment-là, nous guettions les vrombissements des moteurs d'avion ou les tirs de la Flak (FLugAbwehrKanone) dont deux unités étaient stationnées sur le ban de la commune , une au nord et l'autre au sud. Et leurs tirs nous faisaient craindre des raids punitifs sur la localité. Alors on s'habillait et on descendait à la cave en ralant, la tête pleine de sommeil, pour s'allonger sur un châlit installé spécialement, Denise, la fille des propriétaires en bas, moi en haut. Essayer de continuer à dormir pendant que les adultes trouvaient des sujets de conversation multiples n'était pas toujours aisé. Beaucoup de personnes étaient convaincues que les Alliés ne bombarderaient jamais l'Alsace puisque c'était la France. Cette quiétude n'allait durer que jusqu'aux premières attaques aériennes sur Strasbourg.

Arriva le moment où, à force d'être réveillés parfois à plusieurs reprises toutes les nuits, c'étaient des zombies qu'on retrouvait le lendemain sur les bancs des écoles. Un règlement organisa alors les matinées d'après-alerte nocturne. Suivant l'heure, la durée et la fréquence des alertes , nous savions si les cours commençaient plus tard (10h) donc si la matinée était partiellement ou entièrement libre . Parfois, des alertes en plein jour interrompaient les cours et envoyaient tout le monde aux abris de l'établissement, sous la surveillance des profs. Les élèves qui s'agitaient trop étaient chargés de tourner la manivelle de la machine qui permettait de renouveler l'air

de cet espace confiné. Mais nous n'étions pas tellement conscients du danger que représentaient les survols .

Les journaux n'annonçaient que ce que la censure leur permettait. Les « Neuesten Nachrichten »(*Dernières Nouvelles, journal local*), sous le contrôle du régime, publiaient beaucoup de nouvelles qui étaient peu ou pas crédibles. Ceci incitait les possesseurs d'une radio à écouter la B.B.C. bien que le fait d'être pris en flagrant délit ou sur dénonciation signifiât un séjour à Schirmeck, voire plus dans les années 1943 et 44. D'où l'extrême prudence pour qu'on n'entende pas hors de la maison l'indicatif, le rythme du début de la 5^{ème} de Beethoven. La méfiance était de mise. Je sortais parfois dans le couloir pour écouter le niveau sonore de l'émission et éviter toute prise de risque. Cela permettait, le lendemain, de rétablir certaines vérités car nous étions censés avoir pris connaissance tous les jours du Heeresbericht officiel (*Bulletin de l'État-Major*).

Avec nos 13-14 ans, nous prenions conscience du monde dans lequel on nous demandait de vivre et, heureusement, chez beaucoup d'entre nous, grâce à nos parents, les valeurs fondamentales de l'humanité ne tombaient pas en oubli.

SURVIVRE ! **(Dans les meilleures conditions possibles)**

Les cartes d'alimentation (ou de rationnement, c'est selon) amenaient avec elles un certain nombre de contraintes. Il fallait savoir gérer les quantités disponibles et surtout il ne fallait pas compter sur les commerçants pour des rations supplémentaires. Le Mark avait remplacé le franc (1 franc pour 0,05 Reichsmark) avec comme corollaire une augmentation considérable du coût de la vie (statistiquement multiplication par trois). Ce type de paupérisation organisée permet de rendre une population très vulnérable, donc ductile.

Finie l'époque bénie où le boulanger, pour obtenir le poids exact, faisait l'appoint avec ce morceau de pain (s'zugob) que la plupart du temps nous grignotons sur le chemin du retour. Et le pain ? Du pumpernickel, noir toujours, et dur le plus souvent. On pouvait se demander s'il n'entraînait pas de la sciure de bois dans la fabrication.

Avant les événements, le laitier Beisser passait quotidiennement dans les rues du village. Au début des années trente, il avait une charrette à plateforme, chargée de plusieurs grands bidons. Il la tirait, aidé en cela par un grand chien attelé dans un harnais. Sa femme poussait, et, aux arrêts, servait les clientes, qui attendaient sur le pas des portes en échangeant les dernières nouvelles du village. Puis, progrès oblige, la charrette fut remplacée, deux années avant la guerre, par une camionnette à plate-forme. La tournée permettait alors d'écouler plus rapidement les grands bidons de lait. Les affaires marchaient bien. Es war einmal ! Il était une fois !

Le lait ! Peut-on parler de lait ? On disait : « bleuïwässer » (*eau bleue*). Ecrémé à mort. Et il n'avait plus besoin de faire la tournée. Les clients se déplaçaient à son nouveau magasin à côté de l'église pour se voir délivrer la quantité attribuée qui ne correspondait en aucun cas aux besoins habituels, surtout pour ma mère, grande consommatrice de lait. Les paysans, sévèrement contrôlés, réservaient, en cachette évidemment, leurs surplus à des clients de toujours ou à d'autres, prêts à payer un bon prix.

Et le marché noir s'organisa, très vite. Ostwald, village ouvrier, ne présentait pas assez de producteurs. Il fallait aller à Geispolsheim ou Eschau, voire plus loin, et connaître les bonnes maisons. Nos voisins

Probst, qui avaient encore de la famille dans les deux localités, savaient où s'adresser. C'est pendant cette période que ma mère continua à exercer ses talents de cuisinière pour noces et banquets, à Geispolsheim surtout. Elle se faisait payer partiellement en nature, marchandises rares, lard, viande, beurre, huile, pommes de terre, farine ou blé. Tout cela devait être ramené à la maison, nuitamment bien souvent, à la barbe et au nez des gendarmes ou des gens malveillants qui auraient pu vous dénoncer comme « Volksfeind » (*ennemi du peuple*). Résultat : Schirmeck. Pendant des mois, il y avait dans ma chambre une bassine à linge qui contenait bien un quintal de blé et à chaque passage, j'en croquais une poignée. C'était un régal ! Que n'aurions-nous mangé !

Tout le trafic se faisait à bicyclette. Et pour convertir le blé en farine, on allait à bicyclette au moulin, soit d'Ernolsheim, soit de Hurtigheim. Ce n'était pas la porte à côté, avec des détours sur des routes peu fréquentées par la police, des kilos ficelés sur le porte-bagage. En cas de contrôle, il fallait affirmer qu'il s'agissait de blé glané, donc de récupération.

Je me rappelle d'une nuit où une fine équipe s'était retrouvée chez nous pour transformer du colza, qui venait de je ne sais où, en huile. La presse utilisée circulait sous le manteau. Elle avait été fabriquée en cachette dans « unsere fawrék » (*notre usine*) et sortie en pièces détachées de l'usine, malgré les contrôles draconiens et fouilles aux portes. Cela supposait de nombreuses complicités, même celle des ouvriers-esclaves russes et polonais, hommes et femmes que les nazis faisaient travailler dans des conditions innommables et auxquels les ouvriers alsaciens passaient souvent en cachette, malgré la pénurie et les risques, de quoi ne pas mourir de faim.

Le travail de presse se faisait à la cave. Il fallait à la cuisine chauffer les graines de colza, en petites quantités, dans des casseroles, descendre le plus vite possible et verser les graines dans la « machine ». Première pression...à chaud ! Comment éviter de mettre dans la confidence les Bachmann ? Impossible ! Mais nous n'avions aucune inquiétude à ce sujet.

Grave problème d'approvisionnement : les combustibles, bois et charbon. C'étaient les seuls de l'époque et sévèrement rationnés. Les attributions étaient calculées au plus juste, et c'est peu dire. Pesé

presque au gramme près. Pas question d'avoir même une seule pelletée supplémentaire. « Achtung Kohlenklau »(*Attention voleur de charbon*) ! était un des slogans du régime. On disait charbon, mais la plus grande partie était du lignite, avec un valeur calorique trois fois inférieure et on ne se gênait pas de vendre du poussier à la place des briquettes. Le marchand de charbon, qui lui aussi pouvait se permettre d'oublier qu'avant la guerre il livrait à domicile pour éviter la concurrence, ne s'est pas fait que des amis pendant cette période. Même en récupérant chaque morceau de bois dont on pouvait se passer, cela limitait obligatoirement le nombre de foyers allumés dans la maison, malgré les hivers de ces années-là qui furent particulièrement rigoureux. La couche de neige, épaisse de plus d'un mètre par endroits, persistait à cause du grand froid (des matins à -18° sur le thermomètre accroché à la rampe de l'escalier d'entrée) pendant des semaines.

Le marché noir fonctionnait mieux en ce qui concerne les textiles mais la qualité laissait à désirer. « Sengesselstoff » , car on racontait que beaucoup de tissus étaient fabriqués avec des fibres d'orties. On avait bien fait, à Paris, de me faire tailler un costume trop grand. Il fit de l'usage longtemps.

Il aurait fallu éviter de grandir trop vite car le problème était le même pour les chaussures. Une seule paire qu'il fallait ménager et supplier le cordonnier de faire les réparations nécessaires le plus rapidement possible et.. avec du vrai cuir si possible !

Dans ce genre de conditions, organiser une confirmation tenait de la gageure. La préparation de cette cérémonie m'avait, une fois de plus, éloigné des copains, en l'occurrence protestants. Ces derniers suivaient les cours d'instruction religieuse avec le pasteur de Lingolsheim, M. Klotz, qui avait largement atteint l'âge de la retraite. Il était de notoriété publique qu'il se faisait copieusement chahuter. D'où la décision de ma mère de m'envoyer hors du secteur et de m'inscrire à la paroisse de la Montagne-Verte. Et dire qu' il y en avait pour un an en tant que Zuhörer (*auditeur*) et un en tant que Konfirmant ! Deux copains de classe d'Ostwald, des jumeaux, Robert et Charles Munster, y étaient inscrits en même temps que moi et durant la dernière année s'y ajouta une Badoise, Lore, qui par ailleurs dirigeait le groupe des jeunes filles hitlériennes. Mais tous les trois habitaient le Feil, à un kilomètre de l'école du Gliesberg où avaient lieu les cours. Moi, par contre, j' en avais deux de plus à parcourir. Une fois par

semaine, ils m'attendaient près de chez eux et, ensemble, nous faisons le reste du trajet. Et le dimanche matin, tous les quinze jours, nous nous rendions, toujours à pied et par tous les temps, à l'église protestante de Koenigshoffen. Présence au culte obligatoire ! Notre pasteur, M. Bach , y prêchait en alternance , car il n'y avait pas d'église protestante à la Montagne-Verte. Il était pro-nazi et d'une rigueur toute prussienne. Le moindre écart était inenvisageable, une discipline de fer dans un groupe fort nombreux, une trentaine. La religion entraînait avec des claques pour certains et du par-cœur pour tous.

La fête n'en fut que plus belle étant donné les circonstances. Il y avait tout en l'occurrence. On avait rameuté tous les proches. Mais comment avait-on pu se procurer un costume bleu-marine, une montre-bracelet, un fermoir en argent pour le livre de cantiques à tranche dorée ? Du troc. Le doreur avait demandé je ne sais combien de douzaines d'œufs. Le reste à l'avenant.

Une belle fête ! Pas question cependant de sécher les cours le lendemain de la fête pour une raison religieuse ! Interdit par décision du Gauleiter.

Une fois par mois, avant la guerre, nous attendions un colporteur que nous appelions « le Caïfa » à cause d'une marque de café qu'il proposait. Il venait de Strasbourg en pédalant, avec un triporteur chargé de marchandises et il avait ses clients attirés à Ostwald. Sa venue faisait même ouvrir la salle à manger. Il étalait par terre son énorme baluchon vert noué aux quatre coins, défaisait le noeud : la caverne d'Ali Baba, rien que des produits exotiques. Des odeurs de cannelle, de poivre, de café ! Terminé ! Tout cela fini. Les marchands ambulants, le marchand de glace avec son triporteur et sa sonnette, les algériens proposant, de porte en porte, des tapis, terminé !

Les seuls qui avaient survécu étaient les marchands de peaux de lapin, de ferrailles et de chiffon et leurs cris : « lumpe, alt ãïse, kégnelesbelz ! ». Ces produits étaient récupérés pour « l'effort de guerre ».

Et des peaux de lapins, il y en avait. Chaque maison élevait un maximum d'animaux de basse-cour, poules, lapins, dindes, canards ou oies pour palier au manque de viande . Par contre, l'élevage d'un

cochon était strictement interdit. Une déclaration aux autorités était obligatoire. Il y avait cependant des « clandestins » dans certaines porcheries. Mais attention, « Schwarzschlachten » menait directement à Schirmeck.

Tous les jardins étaient exploités. Nous avons même loué un champ d'une dizaine d'ares, à plus d'un kilomètre du village, pour planter des pommes de terre, des haricots pour nous, et du maïs pour les bêtes. Il fallut trouver un paysan qui veuille bien le labourer. J'ai des souvenirs cuisants d'ampoules aux mains à force de remuer la terre et d'arracher le chiendent sur un terrain qui était resté en jachère durant de longues années. Il fallait aussi aller à la « cueillette », dans les chemins champêtres, pour nourrir les lapins, un couteau à la main, avec la tentation insoutenable de remplir le reste du sac dans un champ de betteraves.

Au moment des moissons, en pleine canicule, nous allions glaner les épis de blé tombés. Cela était permis, mais après l'enlèvement des gerbes seulement. Occupation éreintante, pénible, d'autant plus pénible que cela privait de jeux et surtout de baignade. Mais tous les copains étaient logés à la même enseigne. Il fallait toujours essayer d'arriver avant les autres glaneurs. D'où tout un système de surveillance des moissons. Tout cela pour avoir un peu de blé.

C'est à cette époque que nous apprîmes à faire la queue devant n'importe quel commerce. Pas de privilèges, tous égaux. Mais on savait que certains étaient plus égaux que d'autres et on devenait fataliste. Parfois, des commerçants annonçaient une livraison spéciale, supplémentaire.

S'il y avait une queue quelque part, il ne suffisait pas de s'y mettre, il fallait encore avoir de la chance pour qu'il y ait assez de marchandises pour tout le monde. Je me rappelle une de ces attentes interminables au Sadal pour avoir deux Mainzerkäse (*fromage de Mayence*), tellement durs qu'on ne pouvait les couper au couteau qu'avec beaucoup de difficultés.

L'obésité était une affection rare et si quelqu'un était gros, c'est qu'il était vraiment malade !

La Nazification.

Dès la mise en place des premières structures du parti hitlérien, une machine à broyer les individus s'était mise en marche. Le parti contrôlait l'Etat. L'emploi, les examens, les promotions sont tributaires de l'appartenance à la NSDAP. Et gare à ceux qui s'obstinaient à refuser de faire semblant.

« Du bist nichts, dein Volk ist alles. »

„*Tu n'es rien, ton peuple est tout*“

Une amie, Marguerite Apprill, jeune enseignante à l'époque, qui essaya de se soustraire à certains rituels, tel le salut nazi et le chant des hymnes, le raconte si bien. Convoquée pour un réprimande devant un dignitaire du parti, responsable des enseignants, elle fut obligée d'afficher profil bas. Impressionné peut-être par la jolie jeune femme qu'il avait en face de lui et avec beaucoup d'arrière-pensées, l'homme en uniforme lui dit seulement : « Ja, Fraülein Fehlmann, mit den Wölfen muss man heulen ! » (*Oui, Mademoiselle Fehlmann, il faut hurler avec les loups !*)

La défrancisation organisée par le Gauleiter (*gouverneur*) Wagner en personne battait son plein alors que, dans le traité d'armistice franco-allemand signé par Pétain, il n'était nulle part question d'un rattachement de l'Alsace au Reich. Des affiches cependant fleurissaient sur les murs : « RAUS MIT DEM WELSCHEN PLUNDER ! » (*Dehors le fatras français*). On y voyait un balai faisant valser le coq gaulois, la Marianne, des livres, des drapeaux français. Tout ce qui pouvait être déboulonné le fut, pas uniquement les plaques de rues. On commença par la statue du général Kléber. Même son cercueil fut transféré au cimetière de Cronembourg pour éliminer le symbole. Ce qui fut ressenti comme un véritable affront par les Alsaciens et les Strasbourgeois en particulier !

L'Alsace était rattachée au Gau de Bade sous l'autorité du Reichstatthalter Robert Wagner (il avait été co-détenu avec Hitler à la prison de Landsberg). Il relevait directement de l'autorité de Hitler et n'avait de comptes à rendre à personne d'autre. Ce dernier lui donna un délai de 10 ans pour germaniser et nazifier l'Alsace. Wagner n'en demanda que cinq. La germanisation fut donc menée de façon

radicale : interdiction des bérets, des cocardes, des livres français, des photos de parents en uniforme français, des inscriptions datant de l'avant-guerre sur les commerces. Des poursuites impitoyables furent organisées pour tous ceux qui utilisaient un mot de la langue française, même ceux qui faisaient partie du patois. Plus de barabli mais « ein Regenschirm ». Tarif en cas de désobéissance et dénonciation : trois mois de camp à Schirmeck. Trente-cinq habitants d'Ostwald ont été internés politiques et un mourut à Dachau.

Tout cela constituait une violation des droits par rapport au Traité d'Armistice où aucune allusion était faite au sort de l'Alsace-Lorraine. Parmi les dirigeants collaborateurs les plus zélés, certains étaient d'anciens chefs autonomistes, donc alsaciens d'origine. Mais n'étaient-ils pas foncièrement naïfs ? Comment pouvaient-ils imaginer une Alsace autonome à côté du « grand Reich » ?

Nous en perdions notre politesse « innée ». Le « bonjour » alsacien était impossible. A défaut de Heil Hitler, il pouvait se remplacer par « gueudde dââ » (*bonne journée*). Mais le « auvoir » ne pouvait se remplacer par adieu, ni par autre chose, même si au pays de Bade on se disait « adé ». Donc on sortait des magasins en grommelant n'importe quoi s'il y avait une personne douteuse parmi les clients, évitant de proférer « Auf wiedersehen » ou « Heil Hitler ». Méfiance, méfiance et encore méfiance.

Le grand principe, qui est celui de toute dictature, prenait toute sa valeur : « Quiconque n'est pas avec nous, est contre nous ». La base est « Die PARTEI » qui participe à toutes les actions de l'individu dans sa vie, privée aussi bien que publique. Et l'école et les formations de jeunes devaient être les relais, les instruments privilégiés de cette « conversion forcée ». Beaucoup d'enseignants, malgré la pression qui était exercée sur eux, refusaient de s'inscrire soit à l'Opferring, soit au N.S. Lehrerbund ou à la N.S. Frauenschaft. Désormais, les discours, les cérémonies, les saluts au drapeau, les portraits du Führer omniprésents faisaient partie du quotidien des écoles. Le livre de lecture en usage à la Oberschule ne contenait aucun texte de Schiller ou de Goethe, uniquement des récits de la guerre 1914-1918 et entre ces textes, des écrits de Hitler, la plupart tirés de « Mein Kampf ». Titre du livre : « Und setzet ihr nicht das Leben ein...(suite non imprimée : « so wird euch das Leben verloren sein ! ») (*Si vous ne mettez pas votre vie en jeu.....votre vie n'a pas de sens*).

Avoir la jeunesse de son côté, c'est avoir l'avenir. A partir de janvier 1942, l'inscription à la Hitlerjugend devint obligatoire, à partir du 02.01.1942, pour tous ceux qui faisaient des études. L'Abitur (*équivalent du Bac.*) était réservé aux membres des organisations de jeunesse. Cette restriction était un des moyens pour faire comprendre aux récalcitrants que s'en était terminé de la sollicitude du régime, déçu du manque d'empressement des Alsaciens. La pression devenait de plus en plus forte.

Une hiérarchie omniprésente surveillait la vie de chaque individu. Du berceau à la tombe, les nazis contrôlent tout. L'organisation militaire et pyramidale du parti permettait cela. Ce n'est pas parce que je ne fréquentais plus l'école d'Ostwald que j'aurais pu « sécher » les entraînements hebdomadaires du Jungvolk auxquels participaient les copains du village . Mon cousin Hans-Paul, par contre, a échappé à tout cela. En tombant d'un arbre, il s'était, en 1936, cassé le bras gauche, juste au-dessus de l'articulation du coude et il lui en restait une impossibilité de tendre le bras normalement. Même après une deuxième intervention chirurgicale en 1937, l'articulation se présentait, quoiqu'on fasse, de travers. Incapable physiquement de se mettre correctement au garde-à-vous et de tenir un fusil de façon réglementaire avec un bras en accent circonflexe!!! Donc dispensé ! Cela confirme le but de ces organisations : préparation militaire.

Les jeunes de mon âge faisaient partie du Jungvolk, jusqu'à 14 ans, garçons et filles (mais séparés), puis c'était la Hitlerjugend, la HJ pour les garçons et le BDM (Bund Deutscher Mädchen) pour les filles. On nous apprenait à défiler au pas, à manœuvrer en formation, à chanter à gorge déployée les chants patriotiques nazis en traversant le village, ces hymnes aux rythmes martiaux destinés à galvaniser les foules. « Ein Lied ! Anstimmen ! » (*Un chant!*) Et un gars du premier rang était chargé d'entonner. Il valait mieux ne pas être parmi les plus grands qui se retrouvaient automatiquement devant. Jouer au petit soldat avait de quoi plaire aux jeunes bien que la discipline exigée rebutait souvent. Nous devons former une drôle de troupe, sans uniformes, sauf le Fähnleinführer (*chef du détachement*), Gilbert Oertel , un copain de classe (il était 2^e de la classe chez Herr Vetter et assis à côté de moi). Il avait été volontaire pour une formation dès le début de l'occupation. Une vraie mascarade ! Et quand nous hurlions

le Horst-Wessellied, le deuxième hymne national allemand de l'époque, qui est-ce qui faisait la différence entre « Es zittern die morschen Knochen ... » et « es zittern dem Schorsch die Knochen » ou bien entre « Heil Hitler » et « Drei Liter »?

La seule chose à laquelle j'échappais, c'était l'Opfersonntag, la participation aux manifestations du WHW (WinterHilfsWerk) (*Organisation su secours d'hiver*) organisées par la N.S. Volkswohlfahrt locale. L'ingéniosité à soutirer de l'argent à la population était réelle. Strassensammlungen, Listensammlungen ! (*Quêtes dans la rue, quêtes à domicile*) Si au départ il s'agissait de couvrir les besoins d'une assistance réelle, cela devint un véritable rançonnement, manière de faire comprendre à la population alsacienne qu'elle avait à partager les sacrifices du peuple allemand. La collecte du WHW se faisait avec des espèces de boîtes-tirelire grises et chaque donateur se voyait remettre un . . . pin's contre 20 Pfennig. Et chaque collecteur devait se débarrasser coûte que coûte de ses insignes, qui variaient chaque mois. Pas question, le lundi matin, de se présenter, devoir non accompli. Heureusement qu'il y avait des collectionneurs de pin's et que les éditions étaient variées.

En tant que lycéen par contre, je n'avais aucune chance d'échapper au recrutement des cadres, tout cela étant géré on ne sait comment, à une époque pourtant sans ordinateurs. Mais je n'avais pas d'uniforme, c'est-à-dire une culotte courte noire en velours côtelé, une chemise brune, un ceinturon, un foulard noir, un poignard, arguant du fait que ma mère, veuve, ne pouvait assumer ces dépenses étant donné ses revenus et que les points-textiles étaient nécessaires pour d'autres achats vestimentaires. En tant que choriste, dans la chorale de la Oberschule, il me fallut cependant participer en uniforme à une sinistre réunion, au Palais des Fêtes, à laquelle étaient conviés les parents de quelques-uns des quarante mille soldats alsaciens (30% des enrôlés de force) tués au front. Tante Liese en faisait partie. Discours du Gauleiter et chants patriotiques. Schultz, un copain de classe de Bischheim me prêta son uniforme pour que je puisse m'y rendre, car il n'était pas question de se « défiler ». « Erscheinen ist Pflicht ! » (*Etre présent est un devoir !*)

Le sport (Leibesübungen) prenait une part essentielle dans le programme et sur les bulletins, c'était même la note qui figurait en tête des matières.

Cela confirme la déclaration officielle faite par un grand dignitaire du régime (Artur Axmann, Reichsjugendführer) : « Wenn ich das Wort Kultur höre, greife ich nach meinem Revolver ! » (*Quand j'entends le mot culture, je prends mon revolver !*). Dans les remarques générales, on insistait davantage sur les résultats sportifs que sur les disciplines intellectuelles. J'arrivais à sauver les meubles grâce à ma vélocité sur 60 m et je fis partie de l'équipe de relais du bahut dans ma catégorie d'âge. J'étais par contre moins fort au lancer de grenades (inoffensives !) qui avait remplacé le lancer de poids !

En août 1943, je fus convoqué pour un camp de formation de cadres des Jeunesses Hitlériennes. Il devait avoir lieu durant un mois des vacances scolaires, au Mont National, à Obernai et me conférer le grade de Hauptjungzugführer puisque j'allais passer à 14 ans dans la H.J. Pas question de se défilier ! A ce moment de l'occupation, la Hitlerjugend donnait même son avis pour l'entrée à la Oberschule ou pour commencer un apprentissage. Un camarade de classe, André (Verzeihung, Andreas) Sengel, de Schiltigheim fut convoqué en même temps. Pourquoi nous ? Qui en a décidé ? Pour quelles raisons ? Cheveux blonds, bons élèves mais n'ayant pas d'uniforme ? Nous fîmes notre possible pour nous retrouver dans la même tente et dans les mêmes équipes de garde. Des uniformes furent fournis. Tous les groupes étaient noyautés par des soit-disant stagiaires allemands. Jouer le jeu , faire semblant, se taire, éviter les provocations!

Nous logions, en pleine forêt, dans de grandes tentes, style tipi, une douzaine de gars par installation, couchés concentriquement. A tour de rôle, plusieurs groupes de deux devaient monter la garde, trois heures par nuit, en pleine forêt. A l'heure fixée, on était réveillé par les équipes qui terminaient leur service. Il valait mieux dormir tout habillé. C'était une période de pleine lune. Les ombres étaient inquiétantes, il faisait de plus en plus froid à mesure que la nuit passait et vers le matin, le brouillard se levait. En bras de chemise, nous claquions des dents. Le Lagerführer essayait de nous piéger pour s'assurer que le service était fait dans les règles. Pendant chaque tour de garde, des incidents étaient programmés. « Halt ! Losungswort ! » (*Halte ! Mot de passe !*). Vie à la dure, chiottes collectives en plein air, creusées par nous et qu'il fallait, de temps en temps, recouvrir de terre, puis agrandir et après, déplacer les perches qui servaient d'appui et

remplaçaient les sièges. Travail réservé à ceux qui méritaient une punition.

Le vocabulaire utilisé exigeait un niveau d'étude supérieur : « Arschloch », « Schleimscheisser », « Du an die Wand geschissenes Fragezeichen », sont parmi les apostrophes plus choisies et témoignent du réel mépris de l'individu. (*Injures difficile à traduire sauf la première : trou du cul*)

Réveil à 6 heures. A 6 heures et demie, appel pour le lever des couleurs. Lecture d'une pensée du Führer à méditer au cours de la journée. Puis une heure de gymnastique. A 8 heures, petit déjeuner. De 9 heures à midi, cours sur l'histoire du parti, sur les organisations de jeunesse et l'oeuvre de Baldur von Schirach (ex-chef des Jeunesses hitlériennes), les activités « éducatives » national-socialistes, la préparation militaire et l'action d'endoctrinement face aux jeunes que nous serions amenés à diriger. L'après-midi était consacré aux sports, surtout les sports de combat, boxe, lutte, close-combat avec des poignards et des fusils factices. Quotidiennement, en fin d'après-midi, une séance de tir à l'arme de guerre, le fusil Mauser de l'armée, avait lieu dans une carrière désaffectée, avec encadrement militaire et classement des meilleurs. Des marches d'endurance étaient au programme, même des marches nocturnes. Régime alimentaire spartiate, le tout préparé sur place dans une « Feldküche » (*roulante*). Ce qui permettait chaque jour de détacher une équipe aux « pluches », comme chez les militaires. Et nous n'avions pas 14 ans !

Après une quinzaine de jours, cette formation s'arrêta pour moi ! Lors d'un petit-déjeuner, qui se prenait comme toujours en plein air, je posai par inadvertance mon coude sur une pauvre guêpe qui me voulait beaucoup de bien, sans doute attirée par le miel de synthèse (Kunstthonig) qu'on nous octroyait. Elle se défendit et ne me rata pas. Elle avait eu le temps de m'instiller tout son venin, prisonnière sous mon bras. Celui-ci tripla rapidement de volume. Le lendemain, on prévint ma mère que je rentrais par le tramway Obernai-Strasbourg, s'baehnel, et elle vint me récupérer à Lingolsheim. Comme il fallait tout simplement attendre que le bras désenfle (une à deux semaines), il n'était pas question pour les dirigeants du camp de garder un membre du groupe incapable d'assurer son service et qui passerait son temps à ne rien faire, avec un bras droit en bandoulière. Quel exemple

négatif pour tous! On m'annonça cependant que j'étais déjà retenu pour le camp suivant, durant l'été 1944. Il n'aura heureusement pas lieu pour cause de débarquement en Normandie.

La Convention d'Armistice de Juin 1940 ne permettait pas davantage le recrutement des jeunes de mon âge que l'incorporation de jeunes alsaciens dans l'armée allemande. Remise à plusieurs reprises, l'ordonnance d'incorporation parut en août 1942 et bouleversa l'Alsace. Devant les réticences et les fuites nombreuses, la répression se fit féroce. On en vint à punir les familles dont les jeunes essayaient de se soustraire à l'incorporation. Le régime pratiqua de la manière la plus brutale la germanisation à outrance (déplacement d'office de familles entières en Pologne et remplacées en Alsace par des familles allemandes) et par la multiplication des incarcérations collectives (Sippenhaft) à Schirmeck voire au Struthof, et des condamnations à mort si le réfractaire se faisait prendre. Cinq familles furent expulsées.

Cet embrigadement progressif avait mené mon cousin André, bien qu'il eût dépassé 18 ans, au Reichsarbeitsdienst (*service du travail*), obligatoire en Alsace dès mai 1941. Grâce à son chef de service, il avait réussi à repousser cette échéance, étant classé u.k., unabkömmlich (*indispensable*). Il travaillait dans les usines d'aviation Junkers, à la Meinau, comme dessinateur-projeteur et il y avait manque de techniciens de sa spécialité dans l'industrie de guerre. Mais le besoin en hommes devint, en 1943 et début 1944, plus important que toutes les autres considérations. Ce service du R.A.D. de six mois (il n'en fit que trois) amenait les jeunes dans des camps organisés militairement. Ils participaient à des travaux à vocation agricole ou industrielle, mais l'essentiel était la formation physique et l'instruction militaire afin de les amener directement dans la Wehrmacht. Les trois mois accomplis, il fut versé dans une unité combattante de la Luftwaffe et envoyé sur le front russe alors que le débarquement en Normandie était en route. Le jour de son arrivée, il fut tué, dans sa tranchée, par un sniper, d'une balle en pleine tête malgré son casque. Ceci explique la présence de sa mère à la manifestation évoquée plus haut. « In soldatischer Pflichterfüllung » (*en ayant accompli son devoir de soldat*) était le terme exigé dans toutes les annonces mortuaires publiées dans les journaux. Aucune autre considération ne pouvait être admise ! Un office (le corps fut rapatrié plus tard) eut lieu le lundi 26 juin 1944 . J'en ai un souvenir

particulier. L'église St. Aloïse de Neudorf avait été décorée pour la fête patronale, la veille. Des bouquets de fleurs de lys. Leur parfum lourd et celui de l'encens fit que je tombai dans les « pommes » en pleine messe. L'émotion et la sous-alimentation y ont peut-être aussi joué un rôle !

Le régime avait compris que la plus grande partie de la population rejetait ce qu'on lui proposait. L'échec flagrant fut la campagne forcenée en faveur de l'engagement volontaire dans l'armée. En un an, dans toute la province, il y eut moins de 2000 inscriptions. Avec la nouvelle réglementation, à partir de 18 ans, l'incorporation devint incontournable.

Avant le départ des mobilisés (environ 300 d'Ostwald dont une vingtaine ne revint pas), les jeunes (garçons et filles) de la même classe d'âge se retrouvaient pour organiser un repas en commun (avec les moyens du bord) qui parfois dégénérait. A Ostwald, cela se passait régulièrement au restaurant de mon copain Pierrot. Des situations dramatiques étaient créées, des naissances dans les neuf mois qui suivaient, des filles-mères dont la situation, cependant, était la plupart du temps régularisée à la première permission. Bien des partants s'imaginaient que leur qualité de jeune père de famille éviterait l'envoi sur le front de Russie. A tort ! D'ailleurs, peu de jeunes alsaciens furent envoyés dans des unités stationnées en France sauf quelques rares engagés (et souvent de force) dans la Waffen-SS.

Certains jeunes se cachèrent pendant près de deux ans, quitte à mettre leurs proches en danger. Une connaissance de Geispolsheim, fit semblant d'être soit fou soit totalement idiot et joua ce rôle jusqu'à la Libération. Certains ont prétendu, à mon avis à juste titre, qu'il lui en était resté certaines traces après la guerre. D'autres partirent ou étaient déjà partis vers la France libre comme Georges Kieffel, un des coiffeurs (le mien) du village et dont le père, en représailles, fit un séjour à Schirmeck.

La résistance était dans les esprits, mais elle était passive. Il fallait même s'interdire l'ironie ou la moindre insinuation. Les gens qui possédaient une radio écoutaient, dans des conditions de plus en plus difficiles, la BBC, Radio Beromünster ou Radio Sottens. Le poste anglais était régulièrement brouillé et il fallait avoir une bonne

réception pour pouvoir suivre les infos. Les émetteurs suisses n'étaient plus brouillés, après une protestation des autorités helvétiques, mais moins précis, voire contradictoires, en ce qui concerne certaines informations. Et il ne fallait jamais oublier de remettre le récepteur sur un poste allemand après les écoutes interdites, car certains ont été trahis par cette négligence lors de contrôles par la Gestapo.

Les adultes échappant encore à la conscription étaient cependant embrigadés. Les hommes non-mobilisables faisaient parti du « Luftschutz » (*Protection anti-aérienne*) et avaient leurs attributions en cas de bombardements aériens. Les femmes avaient toutes suivi des cours obligatoires de secourisme en tant que « Laienhelferinnen » (*secouriste amateur*). Donc, tout le monde était sous contrôle. La peur faisait « marcher » la plupart des gens, celle d'être directement désigné, celle d'être dénoncé pour quelque raison que ce soit.

Félice Probst était, déjà avant les hostilités, servante et dame de compagnie d'une riche bourgeoise, Mme Koch. Elle habitait Fossé des Tailleurs et nous allions souvent chez elle lorsque ma mère avait à faire en ville du côté de la Place Gutenberg. Un couple d'amis de cette dame habitait rue des Hallebardes. En 1941, ils furent prévenus en douce d'une menace d'expulsion pour attitude anti-nazi, ou de déportation (étaient-ils juifs ?). Ils confièrent en catastrophe avant de disparaître certaines affaires à des connaissances proches et quelques-unes prirent le chemin d'Ostwald. Deux ou trois tableaux, emballés dans des couvertures, passèrent le reste de la guerre chez nous en attendant d'être restitués. Mais le cadeau empoisonné fut destiné aux Probst : un grand perroquet, tout blanc, au nom, tellement original, de Coco ! Cette bestiole parlait français et surtout sifflait « la Marseillaise » et « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine... ». Malgré les fenêtres fermées, chaque passant dans la rue pouvait l'entendre. On avait beau intimider le volatile, déplacer le perchoir, rien n'y fit. Et à chaque fois qu'il entamait son tour de chant, quelqu'un se précipitait à la fenêtre pour voir qui passait dans la rue pendant qu'un autre jetait une couverture sur la cage. C'était d'un drôle, mais la peur de représailles était ancrée dans les esprits.

Ma mère n'avait pas résisté au plaisir de dire ce qu'elle pensait du régime à Onkel Viktor qui nous avait rendu visite à Ostwald après le

décès de mon père. L'image de cette scène qui s'est déroulée dans la salle-à-manger est restée gravée dans ma mémoire. Était-il de la Gestapo comme il le laissait croire à l'époque, ou simple commissaire de police comme il fut dit après ? Ma mère savait qu'il n'allait pas faire coffrer la veuve de son frère.

Pour aller chez nos amis Eberhardt, nous passions devant le restaurant « Zum grünen Baum » tenu par la famille Mangeney, le « Kinesseppel » d'avant-guerre. Mes nombreux passages permirent de nouer un contact avec Pierre, ou plutôt Pierrot, le fils de la maison. Il fréquentait la Mittelschule à Illkirch. De santé fragile, ce n'était pas un sportif et ne participait guère à nos jeux de ballons ou autres. Mais comme il aimait lire autant que moi, nous échangeions nos lectures.

A califourchon sur le mur de leur cour, nous revivions et réécrivions les histoires. Pour avoir plus de livres à notre disposition, nous étions inscrits dans toutes les bibliothèques publiques possibles. Nous y allions ensemble choisir les deux livres auxquels chacun avait droit, ce qui nous en faisait quatre à lire à chaque fois. Certains copains nous snobaient, ...trop intellectuels.

Nous apprîmes à nager ensemble à l'endroit appelé « de disch » (digue). Pierrot avait une ceinture de liège que l'on nouait autour de la taille, mais nous nous en servîmes très peu. Pour rendre l'Ill moins dangereuse et mettre Strasbourg à l'abri des crues, en cas de hautes eaux, plusieurs barrages régulaient le cours de la rivière. Ces obstacles étaient tous contournés par un trop-plein en pente pour permettre aux poissons de remonter le cours de la rivière, une pente cimentée recouverte d'algues, d'une trentaine de mètres de long, sur laquelle il suffisait de se laisser glisser, dans trente centimètres d'eau. Mais gare aux tourbillons en bas ! À éviter. Mais après quelques mètres, l'eau se calmait. Un mètre de profondeur seulement. Avec des copains pêcheurs, nous cherchions, sur le fond, des vers qui devaient servir d'appât et que nous appelions « stäckelwerm », des porte-bois. L'animal se cachait dans une brindille évidée. Pour les prendre, il suffisait de mettre la tête sous l'eau, d'ouvrir les yeux et de chercher sur le fond ce qui n'était pas aisé à découvrir. Cela fit que nous savions contrôler notre respiration avant de savoir nager et surtout, nous ne craignions plus de mettre la tête sous l'eau ni d'ouvrir les yeux. Les gestes vinrent tout seuls. Tout cela faisait un peu oublier la situation politique.

Les derniers mois.

Les bombardements avaient commencé dès 1942 et avaient surtout visé les faubourgs industriels de la ville, Cronembourg, Neudorf et la Meinau, avec comme cible principale les usines d'aviation Junkers. Mais une des dernières attaques, le 11 août 1944 atteignit aussi le centre de la ville et détruisit nombre de maisons. Aucune explication rationnelle n'a jamais été fournie. Tragique erreur de l'aviation américaine ? Ces attaques provoquèrent plus de mille morts civils. Cela nous avait amené progressivement à prendre les alertes au sérieux et à descendre aux abris tout en sachant que nos caves ne résisteraient pas à une bombe tombant sur la maison.

Derniers soubresauts du régime à l'approche des armées alliées : des travaux de fortifications dans les Vosges pour empêcher le passage des chars et engins lourds motorisés dans certaines vallées ! Les classes d'âge 1926 et 1927 étaient parties, les uns dans la Wehrmacht, les autres au R.A.D.. On mobilisa alors les classes 1928, 1929 et 1930. Notdienst ! Nous reçûmes tous à domicile un ordre de marche officiel, en bonne et due forme, nous intimant de nous présenter le surlendemain (samedi le 26 août) à la gare des marchandises de Cronembourg, avec du ravitaillement pour trois jours et des vêtements pour une durée indéterminée, des pelles et des bûches (que personne n'apporta). Les classes du secondaire devaient reprendre début septembre, mais cela passa au second plan.

Nos mères firent des miracles pour nous donner le meilleur à emporter. Nous avions 14, 15 ans. Déplacement en tram à Cronembourg. Nos mères nous accompagnèrent évidemment à la gare. Des femmes en larmes sur le quai, des mômes pas très rassurés et la gorge serrée. Certains, grâce à un piston bien « placé », réussirent in extremis à quitter le groupe au moment de l'embarquement dans un train spécial.

Des wagons de train omnibus, 3^{ème} classe, banquettes en bois. Tous les compartiments avaient une porte de chaque côté, vers l'extérieur. Pas de couloir longitudinal dans le wagon, mais seulement, à chaque fois, deux compartiments communicants. Nous étions un groupe d'une douzaine de ma classe d'âge, tous d'Ostwald évidemment. Interdiction d'ouvrir les fenêtres sous peine de sanction. L'encadrement se composaient de quelques S.S. en uniformes noirs des « Totenkopfverbände »(SS à tête de morts), de membres de la « S.A. » et de pontes de la « Hitlerjugend » dont certains voyageaient sur le marche-pied pour contrôler les ouvertures , portes et fenêtres, et éviter d'éventuelles fuites.

Dans nos deux compartiments, nous étions livrés à nous-mêmes. On mange ? On ne mange pas ? Les uns se mirent à dévorer, les autres pensèrent à gérer leurs provisions. La première nuit se passa à dormir assis sur les banquettes ou allongés au sol. De temps en temps, le train s'arrêtait en rase campagne, sans raison apparente, puis repartait. Nous ne savions pas où nous étions et où nous allions. Difficile de se repérer la nuit à cause du manque d'éclairage des gares, Abdunklung oblige. Pendant la journée, nous cherchions à deviner la direction prise par le train en tenant compte de la position du soleil. Nous avions surtout peur d'une attaque aérienne, qu'on nous confonde avec un transport de troupes. Une seule fois, il fallut en toute hâte évacuer le train et s'aplatir n'importe où, entre les voies, en attendant que des avions disparaissent à l'horizon. Lors d'un des redémarrages du convoi, nous nous rendîmes compte que la direction avait changé, que nous repartions en sens contraire. Les errements semblaient avoir cessé. Une immense rumeur courut d'un bout à l'autre du train : « Mer fââhre heim ! On rentre à la maison ! ».

Steckmeyer Guscht s'installa sur une banquette, déballa ses provisions et commença à vider, à la petite cuillère, tous les pots de confiture. Puis le reste y passa. Il n'allait quand même pas ramener tout cela à la maison et en faire profiter sa très nombreuse fratrie. Il en fut malade pendant une partie de la nuit. Lorsque le lendemain matin, nous nous trouvions toujours dans le train et qu'il fut obligé de nous regarder déjeuner, commença pour lui un vrai calvaire. Comme il pleurait de faim, chacun y alla de sa petite contribution. Il en réchappera !

Le train s'arrêta finalement en fin d'après-midi dans une gare de marchandises, sans panneaux de localisation. De folles suppositions circulaient. « J'ai vu des enseignes de magasins en français » disait quelqu'un. Bientôt nous apprîmes, je ne sais comment, que nous étions à Raon-l'Etape, département des Vosges. On nous mena, en rang et au pas cadencé, à travers des rues désertes, vers une école primaire vide. Notre groupe se vit assigner au premier étage une salle de classe débarrassée de ses bancs, remplacés par quelques bottes de paille et une pile de couvertures. Nous étions chez nous ! Il y avait ma classe d'âge d'Ostwald et un groupe du Neuhof dans la même salle. Ce faubourg avait à l'époque une réputation tout aussi détestable que maintenant et il y eut peu de contacts entre les deux groupes.

L'encadrement était resté le même, les uniformes noirs des SS et les bruns du parti. Seul le ravitaillement était assuré par des soldats de la Wehrmacht grâce à une cuisine roulante installée dans la cour de l'école. Mais il ne fallait pas attendre d'eux de la compassion. Lors d'un service, le cuistot, en soulevant sa grande louche, heurta ma gamelle qui se décrocha de la poignée et tomba dans la cuve de la roulante. Pas question de la récupérer. C'était ma faute, disait-il, pas la sienne. J'attendis donc patiemment que tout le brouet soit servi, récupérerai ma gamelle, mais comme il n'y avait quasiment plus rien dans la cuve, j'en fus quitte pour un jeûne partiel forcé et dus me contenter de mon morceau de pain. Il ne fallait pas trop en attendre des autres. Ils avaient déjà vidé leur gamelle car nous étions tous affamés comme des loups étant donné le travail qu'on nous demandait et la tambouille qu'on nous servait.

Hors de la ville, en direction de Lunéville, il s'agissait de barrer le vallon par un fossé anti-char doublé, à une trentaine de mètres de distance, par deux lignes de tranchées en zigzag et communicant entre elles. Tous les matins, dimanches inclus, nous nous levions aux aurores. Toilette sommaire, appel au drapeau, déjeuner frugal, alignement dans la cour avec nos pelles, bûches et pioches, et départ en colonnes en direction du chantier. Le fossé allait avoir près d'une douzaine de mètres de large en haut, une profondeur de deux à trois mètres et des parois obliques. A notre échelle, c'était titanesque. Les spéculations allaient bon train. Quel est le travail le plus fatiguant ? Avec la bûche, la pioche ou la pelle ? J'avais opté pour la pelle car avec cet outil on était dépendant du travail de ceux qui

maniaient pioches et bûches. A ma grande satisfaction, j'avais réussi avec quelques copains, à me faire affecter au creusement des tranchées. Les dimensions étaient plus supportables et nous permettaient de mieux nous planquer au moment des survols par des Spitfires anglais ou certains appareils américains dont nous reconnaissons parfaitement les silhouettes. Il y eut deux passages... sans dommages. Il fallait voir les terrassiers du grand chantier s'éparpiller à l'apparition des appareils dans le ciel, comme des fourmis essayant de sauver les œufs de la colonie.

Il y avait de temps en temps une section punie, pour une raison ou une autre, et affectée aux travaux les plus rudes. Cela nous arriva aussi. Le soir, après 20 heures, nous étions couchés. Interdiction de circuler dans le bâtiment et à partir de 22 heures, silence total. Couvre-feu ! « Zapfenstreich ». Comme il faisait chaud, les fenêtres restaient ouvertes. Notre « salle de classe » donnait sur la façade, au-dessus du portail d'entrée de l'école, gardée par un homme en arme durant toute la nuit. Ce soir-là, on venait d'annoncer le silence total. Un occupant de notre salle éclata de rire à cause d'une blague que son voisin lui avait chuchotée à l'oreille. Le garde en arme, en faction devant l'entrée, hurla : « Schnautze halten ! » (*Vos gueules !*). Une voix, qui vint d'on ne sait où, lui répondit distinctement : « Leck mi am âârch ! » (*équivalence : va te faire.....*).

Le lendemain matin, aux aurores, on nous sortit du « lit » et nous eûmes droit à une séance de gymnastique spéciale pour la mise en train, avec pompes et tours de cour. Ce jour-là, nous fûmes affectés, Ostwald et Neuhof, au creusement du fond rocailleux du fossé anti-char qui était déjà relativement profond. Pas question de respirer ou de poser les outils, les chiens de garde ne nous perdaient pas de vue. Ampoules aux mains ou non, un travail de bagnards. Heureusement pour nous, ce jour-là, un d'entre nous a probablement évité, sans le savoir, de donner le coup de pioche malencontreux qui le lendemain allait faire jaillir une source, dont l'eau inondera le fond du fossé. D'autres, le surlendemain, continuèrent le travail avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Aucun contact possible avec la population. Après quelques jours, on nous permit, le soir après le repas, de sortir de l'école par groupes limités à deux ou trois individus et de faire quelques pas dans la rue, à

condition de ne pas s'éloigner et de rester dans le champ de vision du poste de garde et surtout de ne pas être trop nombreux à sortir en même temps. Pas question de voir un habitant, de lui parler, la rue était inhabitée et barrée. Nous mîmes un certain temps à comprendre pourquoi. Au début, nous ne savions pas ce que signifiait le ballet de tractions-avant devant un immeuble, à une cinquantaine de mètres de l'autre côté de la rue. Nous ignorions qui étaient ces hommes en uniformes noirs et coiffés d'un large béret, et les autres en longs manteaux de cuir noir. La Gestapo, on connaissait de réputation mais pas sous cet aspect, et la Milice pas du tout.

L'immeuble en question nous intriguait. Nous arrivâmes à découvrir qu'il s'agissait d'un commissariat de police. Le rayon de nos promenades nous interdisait de nous en approcher, au risque de se faire rappeler et surtout de se faire consigner. Plusieurs d'entre nous avaient entendu des hurlements (in)humains. Nous en parlions, essayions d'entendre. Il était évident que des choses inavouables se passaient là. Nous ne pouvions imaginer les méthodes appliquées pour faire parler les résistants et le sort qui leur était réservé.

Notre « ouvrage » en était dans sa phase d'achèvement. Entre les deux morceaux de fossé ne passait plus que la route, destinée à être dynamitée au dernier moment, avant l'arrivée des blindés alliés. Les emplacements pour les explosifs étaient prêts. Ce que tout le monde ignorait, c'était l'inutilité de ce travail : la route ne sera jamais dynamitée, la Division Leclerc, lors de sa ruée sur Strasbourg, en Novembre allait franchir les Vosges ailleurs et la VIIème armée américaine du Général Patch contournera nos « fortifications ».

Un soir, on nous annonça le départ pour le lendemain matin , au lever du jour. Chacun imagina son scénario. Mais personne n'avait trouvé le bon. Pas de train à l'horizon ! Nous entamions le retour à pied, avec nos bagages et nos outils. Il faisait très chaud pour un mois de septembre. On essaya de nous faire chanter afin de faire avancer la colonne au pas cadencé. Cela se passa normalement sur quelques kilomètres, puis vint le relâchement coupable. Ce fut la débandade, l'armée en déroute qui se traînait en direction de l'est. Et la route montait régulièrement. Le ravitaillement ? Un morceau de pain qu'on nous avait distribué avant le départ. Les fontaines au bord de la route étaient prises d'assaut.

Certains commencèrent à se débarrasser de leur outil inutile qui atterrissait dans un fossé. Le tout était de ne pas se faire voir par les cadres obligés de faire le trajet à pied comme nous et de plus en plus vindicatifs. Ils voyaient leur autorité bafouée. J'eus pour ma part droit à un monumental coup de pied au derrière par un roquet en uniforme S.A. qui m'avait vu « oublier » ma pelle sur le bas-côté après le passage d'un avion qui avait précipité tout le monde dans le fossé.

Le nom des agglomérations traversées ne nous disait pas grand chose : Moyenmoutier, Senones. Et les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres. Nous comptons les bornes au bord de la route. Il y en eut plus de vingt-cinq. En fin d'après-midi, la route commença à descendre lorsque nous eûmes franchi le col du Hantz. On fit bifurquer une partie de la colonne, la mienne, à droite. Destination Salzern (*Saulxures*), un petit village traversé par la Bruche, le premier situé en Alsace. Rassemblement sur la place devant la mairie, distribution de morceaux de pain et attribution des quartiers pour la nuit. Un délégué de chaque famille du village était obligé d'être présent pour prendre en charge un certain nombre d'entre nous en fonction de l'importance de l'exploitation agricole, le tout sous le contrôle de nos gardiens et du maire du village. Chambre à coucher pour tout le monde, le fenil.

Nous nous retrouvâmes à cinq ou six, par affinité, dans une petite ferme, sans homme, avec deux femmes en tablier noir, la propriétaire, veuve depuis peu et sa jeune bru, dont le mari était porté disparu sur le front de Russie. A notre surprise, elles parlaient le patois Welsch, un mélange à forte résonance française. Elles n'avaient pas grand chose à nous offrir, mais le pain sec descendait plus facilement avec un bol de soupe aux légumes. La jeune femme nous proposa pour le lendemain matin une sortie champignons. Elle connaissait les bons coins dans les sapinières et, vite, nous eûmes rempli deux énormes corbeilles à linge de cèpes et de girolles.

La cuisine roulante n'avait pas suivie et certains, moins bien lotis que nous, durent se contenter d'un autre morceau de Pumpnickel. Nous, par contre, eûmes droit à une omelette aux champignons monumentale. Pour passer le temps, en prévision d'autres étapes à pied, nous commençâmes à nous tailler des bâtons de marche. Le lendemain, même programme et même menu. Au cours de l'après-midi, on nous prévint cependant de l'imminence du départ. Ne sachant

quelle serait la suite, nous l'appréhendions et regrettions déjà les omelettes que nous n'aurions pas l'occasion de manger.

En fin d'après-midi, la colonne se mit en route et nous retrouvâmes l'autre partie de l'effectif qui avait été logée à Blen (*Plaine*). La marche se termina à proximité de la gare de Sankt Blasius (*St. Blaise -la Roche*) où nous attendait un train spécial. La nuit tombait. Impossible de savoir où nous allions, où nous étions ! Une certaine appréhension nous serrait la gorge : pourvu qu'« ils » n'aient pas l'idée de nous envoyer creuser des tranchées ailleurs. Le fond de la vallée de la Bruche nous était inconnu. Lorsque le train démarra, certains ne décollèrent pas des fenêtres des wagons non-éclairés pour essayer de lire un nom connu lors du passage dans une gare. L'éclairage réduit ne permettait pas de lire le nom de la station, sauf parfois, étant donné la vitesse du train, la fin du motheim. Des noms connus circulaient. Molsheim ? Entzheim ? Holtzheim ? Qui croire ? Soudain, le convoi s'arrêta dans une gare. Quelqu'un (sûrement un gars de Lingolsheim) hurla : « L'éngelse !!! ». Certains prirent le risque et sautèrent du train malgré les vociférations des hommes en uniformes. Nous décidâmes de rester groupés et d'attendre le terminus, car si nous étions à Lingolsheim, le prochain arrêt serait de toute façon Strasbourg.

Gagné ! Là, on nous fit sortir du train et on nous lâcha dans la nature sans autre forme de procès. Démerdez-vous ! Il était minuit passé. Les cinq à six kilomètres entre la Gare Centrale et Ostwald furent à la fois longs, car nous avions hâte de rentrer, et légers parce que nous rentrions. Personne, évidemment, ne nous attendait. Nos parents ignoraient où on nous avait menés et quand ce cauchemar allait finir. Impensable à l'époque des portables ! Aucune lettre n'avait pu être envoyée et pour cause.

C'est dans la nuit du vingt septembre, vers deux heures du matin, que je réveillai toute la maisonnée en tapant de mon bâton contre le volet de la chambre à coucher de ma mère. La nuit fut longue, à raconter nos pérégrinations ! Un cauchemar de presque 4 semaines !

Le matin du lundi 25 septembre 1944, je me trouvais, je ne sais pour quelle raison, à Neudorf, chez Tante Liese, lorsque les sirènes se mirent à hurler. Pré-alerte d'abord ! Neudorf avait déjà été bombardé

précédemment, en même temps que la Meinau. Pourquoi alors une seconde fois ? On n'y croyait pas.

Mon cousin Jean-Paul n'était pas là. Ma tante prit cependant rapidement ses cliques et ses claques et direction la cave où nous nous retrouvâmes tout seuls, les autres habitants de l'immeuble étant soit au travail, soit en train de faire les courses. Nous avons bien fait de réagir sur le champ car les premières bombes tombèrent avant que l'alerte générale ne soit déclenchée. Tante Liese n'était pas loin de la crise de nerf. Où était Jean-Paul ? Chez ses tantes Ulrich ? La maison tremblait sur ses fondations, la poussière tombait de la voûte de la cave, la lumière s'éteignit. Des bombes explosèrent à proximité. Puis tout se calma, la fin de l'alerte !

Combien de temps cela avait-il duré ? Je n'en savais rien. En réalité, près d'une heure. Tante Liese voulut me retenir mais j'avais hâte de rentrer et de raconter mon aventure. Elle me conseilla d'éviter la Meinau, faubourg industriel, qui à son avis devait être en ruine, et de passer plutôt par la ville. « Peut-être trouveras-tu un tram ? » disait-elle.

Je me rendis compte, au fur et à mesure que j'avancais, de notre erreur. Strasbourg venait de subir le plus terrible bombardement de la guerre. C'était le centre de la ville qui avait été particulièrement touché. Mon trajet de retour me fit déambuler entre les ruines, les monuments détruits, la place de la Bourse touchée, la place du Corbeau rasée, l'Ancienne Douane et l'actuel Musée Historique effondrés, dans un nuage de fumée et de poussière, la rue des Hallebardes impraticable à cause des façades des immeubles tombées sur la chaussée. Les Grandes-Arcades, la place Kléber et celle de l'Homme-de-Fer désertes. Je déambulais seul dans les rues. Des gens s'affairaient autour des ruines. En traversant la Place Gutenberg, je vis que la maison à colombages où travaillait Félice, au Fossé des Tailleurs, était entièrement éventrée. Sur les quais, mon bahut, la Karl-Roos-Oberschule flambait encore, ainsi que l'église St. Jean attenante. Le Faubourg-National, le restaurant du Schnokeloch, les abattoirs, partiellement rasés. Partout, une odeur de poussière et de brûlé.

Sorti de la ville, à la Montagne-Verte, je retrouvai des conditions normales, pas de traces de bombardement, mais toujours pas de

tram. A mesure que je m'approchais du centre d'Ostwald, je vis que le clocher et le toit de l'église avaient été touchés par une bombe. Et quand après plus de trois heures de marche j'entrai dans la rue Neuve, je compris que là aussi, les bombardiers avaient raté leur cible industrielle, s'ils en avaient une.

Toutes les personnes valides étaient sur les toits des maisons, en train de remplacer les tuiles manquantes par celles prélevées sur des bâtiments annexes, quand cela était possible. Au 10a, ma mère donnait un coup de main aux Bachmann pour remplacer les tuiles cassées et boucher les trous sur le toit de la maison d'habitation. Je fus accueilli avec soulagement car tout le monde s'était fait un sang d'encre à mon propos. Comme on ne voulait pas les jeunes sur le toit, on me chargea de balayer les vitres brisées que le souffle des explosions de bombes tombées à proximité avait fait tomber à l'intérieur de la maison. Je pus comptabiliser les nombreuses réparations à effectuer sur les portes dont certains panneaux avaient été arrachés et dont les serrures avaient sauté parfois en même temps que les gonds. Du travail pour un menuisier!

Une bombe de 250 kg était tombée à une quarantaine de mètres de notre maison, dans le verger derrière le jardin, et elle n'avait pas explosé. Une chance ! Dans le cratère, on pouvait voir l'engin. Il fut désamorcé et enlevé quelques jours plus tard. Une autre bombe par contre avait atteint la maison Wicker, rue des Vosges, à une cinquantaine de mètres à vol d'oiseau. Trois morts, Pierre, un copain, sa sœur et leur mère.

Personne ne se rendait, à ce moment-là, réellement compte de la gravité de l'attaque aérienne, car chacun était absorbé par ses propres problèmes. Quand on saura qu'il y avait eu 574 morts , 554 blessés, 270 maisons démolies, 225 gravement endommagées et 5225 touchées, que 2200 bombes étaient tombés sur la ville et les environs en une heure, chacun a pu avoir sa petite peur rétrospective. Plus de 200 bombes de gros calibre avaient été larguées sur Ostwald et les effets furent terribles : 5 édifices publics, dont la Mairie et un bâtiment d'école, 40 maisons d'habitation détruites, 85 maisons gravement endommagées et près de 300 légèrement. Ce jour fut aussi une catastrophe pour Lingolsheim. On pense que les aviateurs américains ont confondu, par temps gris, l'agglomération de Strasbourg avec celle de Ludwigshafen-Mannheim !!!

Commença alors une période de deux mois à l'atmosphère pesante. On sentait les Allemands aux abois et leurs acolytes alsaciens en déprime quant à leur avenir.

Vacances forcées ! De toute façon, mon bahut était carbonisé et les administrations avaient d'autres chats à fouetter que de chercher des locaux pour des élèves qui n'en demandaient pas. L'occasion de se retrouver quotidiennement dans une clairière de la Nachtweid pour des parties de foot. Et quand la fatigue s'installait, c'était le tour des jeux de cache-cache de notre invention, à assumer nos fantasmes d'indiens ou d'aventuriers. La vie continuait.

Les alertes quotidiennes continuaient à rythmer la vie des jours et des nuits. Souvent, quand on était rassuré en ce qui concerne la direction des avions, vers l'est, on restait à l'extérieur, cherchant à localiser les escadrilles dans la lumière des projecteurs, à compter les appareils. Et la nuit, le spectacle était fascinant : les balles traçantes des canons légers, les explosions des obus dans le ciel, parfois les faisceaux lumineux qui faisaient étinceler les bandes réfléchissantes lancées par les avions pour brouiller les premiers radars en utilisation. Il nous arrivait d'entendre, avec le vent du nord, des rumeurs de bombardements lointains et on pensait à Mannheim, Ludwigshafen et Karlsruhe, les villes allemandes les plus proches.

Les coupures d'électricité devenaient de plus en plus fréquentes. Les bougies étaient rationnées voire introuvables. Notre seul moyen fiable d'éclairage étaient les lampes de mineurs, des lampes à acétylène. Tous les jours, pendant des mois, je fus chargé de l'entretien de ces engins, remplaçant les hommes qui travaillaient. Pas seulement des deux nôtres, mais aussi celles des Bachmann, d'Emilie Rosenberger la soeur et de la famille Griesemann qui s'était installée au rez-de-chaussée du N°10 après le décès du dernier parent Heitz. Encore une famille de trois femmes. Madame Griesemann mère, veuve, Emma la jeune épouse enceinte de Paul, le fils aîné qui était sur le front russe, et Adèle, la mère de cette dernière.

Le nettoyage des lampes était un travail sérieux si on ne voulait pas tomber en panne d'éclairage. Le corps de la lampe se composait de deux parties qui s'emboîtaient : la partie supérieure, un réservoir d'eau, était à remplir et la partie inférieure à nettoyer tous les jours. Il

fallait sortir les résidus, assécher complètement le récipient et remettre du carbure de calcium. Puis restait à contrôler le goutte à goutte sortant de la partie supérieure et le brûleur qui parfois s'obstruait par la suie, qu'il fallait alors dégager à l'aide d'une aiguille à coudre ou d'une épingle. Puis le plus important : éviter les risques d'explosion en solidarissant les deux parties par un étrier qu'il fallait serrer à fond pour éviter les fuites de gaz. Puis je rapportais les lampes prêtes aux propriétaires respectifs.

Ce service rendu me permit très vite d'avoir accès à la bibliothèque de l'abbé, le fils cadet de Madame Griesemann. On me laissait librement faire mon choix. Rien que de la littérature française, Alexandre Dumas, Jules Verne, Théophile Gauthier, Victor Hugo et bien d'autres collections. Tous ces livres, ils auraient dû être brûlés dans un immense autodafé, en 1940 déjà. Mais ils se trouvaient là, rangés, à ma disposition, dans la salle à manger, sur les étagères d'une vaste bibliothèque. La police allemande n'aurait sûrement pas apprécié et toute la famille Griesemann se serait retrouvée à Schirmeck ! D'ailleurs, avec mes livres sous le bras, j'évitais de passer dans la rue. Comme pour livrer mes lampes, je traversais notre jardin où une porte permettait de passer dans le jardin voisin et ainsi d'accéder à la grange puis à la cour de ferme sans croiser personne. Impossible de passer ces livres à mon copain Pierrot, le risque aurait été trop grand. D'ailleurs, quel était son niveau de français à cette époque. J'en profitai donc égoïstement tout seul, du moins jusqu'à la Libération.

Entre temps, on avait réussi à faire remplacer les vitres brisées lors du bombardement. Des morceaux de carton et de contre-plaqué avaient provisoirement obstrué les fenêtres soufflées mais cela ne constituait pas une véritable protection à l'entrée de l'hiver. Certains « prioritaires », membres d'organisations nazis, avaient eu leurs vitres remplacées depuis longtemps. Quant au remplacement ou à la réparation des portes, cela relevait des propriétaires qui attendaient le remboursement des dommages subis. Toutes les portes étaient fissurées, mais au moins on pouvait les fermer !

L'approche du 22 novembre, date de la libération de Strasbourg en 1918, mettait une certaine électricité dans l'air. Des rumeurs circulaient disant que les armées alliées tenaient à commémorer cet anniversaire à Strasbourg. Mais en réalité, elles semblaient être

embourbées quelque part en Champagne ou Lorraine et la déception, voire la frustration étaient grandes. Paris était libérée depuis trois mois ! Il faudra probablement passer un hiver de plus dans des conditions encore plus dures, se disait-on.

LA FIN DU CAUCHEMAR.

Ce n'est sûrement pas la radio allemande qui aurait annoncé une offensive alliée du côté des Vosges. On avait appris la veille en écoutant le Heeresbericht que la Wehrmacht contenait facilement des attaques très localisées sur le front ouest, en Lorraine-Champagne. La surprise du 23 novembre n'en fut que plus grande.

C'était une triste journée d'automne, il pleuvait comme la veille, pluie fine et glacée.

Comme il n'y avait pas classe, la grasse matinée était de rigueur. Précipitamment ma mère entre dans ma chambre que j'avais récupérée entre temps, en m'interpelant : « Jetzt esch zit, guck emôl nuss ! » (*Il est grand temps, regarde dehors !*). Elle ouvre les volets et devant la fenêtre... une automitrailleuse peinte en kaki avec une étoile américaine sur les flancs, des hommes portant la coiffe des marins français avec le pompon rouge tournant autour de l'engin!!! Tout le long de la rue Neuve, serrée contre les maisons du côté pair pour se dissimuler en cas de passage d'avions ennemis, stationnait une colonne de blindés, attendant les ordres pour continuer l'attaque sur Strasbourg, en passant par Illkirch. Elle venait de Lingolsheim et la batterie anti-aérienne près du Roettig avait ouvert le feu avec ses canons, utilisables aussi en rase campagne. A cet endroit, la route passe sous le pont de chemin de fer et cela ne permettait pas de déployer les engins blindés. Une partie de la colonne avait été bloquée, une auto-mitrailleuse pulvérisée. Difficile de forcer le passage ! Le reste de la colonne contourna alors l'obstacle par Lingolsheim.

Et, dormant du sommeil du juste, je n'avais rien entendu de l'arrivée des engins militaires. Tous les habitants de la rue Neuve étaient devant leurs maisons. « De Kieffel Schorsch esch dô ! » Le commandement de la 2^{ème} D.B. avait utilisé les connaissances de ses soldats alsaciens. Notre coiffeur a pu les guider par Ostwald et un lieutenant natif d'Illkirch mènera la charge à travers cette agglomération. Mais il fallait d'abord franchir l'Ill sur le pont en bois qui séparait les deux localités, ouvrage en piteux état, remplaçant le pont détruit en 1940 et qui n'avait pas été reconstruit. « Interdit aux

véhicules de plus de 3,5 tonnes ! » Un char ne fait qu'environ 30 tonnes. A fond de train, et à distance les uns des autres, toute la colonne passa sur l'ouvrage vacillant.

Les batteries allemandes d'Ostwald étaient encerclées. Celle du sud se rendit sans résistance, celle par contre qui avait détruit l'auto-mitrailleuse eut droit à une attaque en règle et il y eut quelques morts.

Les drapeaux tricolores étaient apparus aux fenêtres. D'où sortaient-ils ? Je sais que celui du 10a avait passé quatre années au grenier, enroulé, dans un coin, sous la poussière. Rétrospectivement, il faut avouer qu'il y avait une belle dose d'inconscience dans cette manière d'oublier le danger que cela représentait.

Nous étions libérés ! Nous ne risquions plus de bombardements alliés, plus de dénonciations, mais la guerre restait omniprésente. Comme par génération spontanée, des « résistants » apparurent, avec brassards tricolores, un béret sur la tête. Une traction-avant noire, avec une croix de Lorraine peinte en blanc et l'inscription F.F.I. sur la portière, leur permettait de se déplacer dans le village. Oh surprise ! Pendant toute la durée de l'occupation, leur attitude avait été moutonnière comme celle de la plupart de ceux qui tenaient à leur vie. Mais les victoires créent des vocations de héros. Il en était des F.F.I. comme des nazis. Qui l'était vraiment, qui faisait semblant de l'avoir été ? Beaucoup de sourires en coin chez les Ostwaldois devant ce manège.

Nos nazillons avaient pour la plupart disparus, en fuite ou arrêtés. Ceux qui étaient restés avaient des attitudes de martyrs. Ils se faisaient passer pour des victimes de l'occupant, disaient qu'ils avaient collaboré pour sauver leur vie. Si les fonctionnaires, en vertu de leur statut, avaient joué le jeu, d'autres pourtant ne l'avaient fait que pour profiter des avantages que cela présentait ou pourrait présenter plus tard, après la victoire du grand Reich. Il est possible qu'étant donné la situation, certains attendaient encore à ce moment-là un revers des alliés et le retour des allemands.

« Er het g'schwéwelt ! »(voir Schwowe). En français, on aurait dit qu'il a collaboré. A voix basse, les jugements circulaient de bouche à oreille. Les langues se déliaient. L'épuration menée dans le village ne fut pas injuste. Il ne faut pas oublier que la pression exercée à propos

de la collaboration sur la population alsacienne fut bien plus lourde que pour les collabos dans le reste de la France. Il y eut une dizaine de milliers de procès avec une soixantaine de condamnations à mort d'autochtones. Il faut y ajouter l'épuration professionnelle, par exemple celle des profs. Dans les villages, beaucoup de rancœurs personnelles suivies de dénonciations prirent des tours malsains, surtout que des nazis notoires, grâce à des appuis inexplicables, échappèrent à la justice. Les esprits furent accaparés par ces problèmes dès le départ des occupants et cela pendant longtemps.

La situation militaire, après le coup d'éclat de la Division Leclerc, restait incertaine car le reste du front n'avait pas suivi au même rythme. On disait même que le Général De Lattre, jaloux des succès du Général Leclerc, avait retardé du 26 novembre à début décembre l'attaque du sud de l'Alsace par la 1^{ère} Armée française, permettant ainsi aux allemands de renforcer leurs unités et leurs positions. Cela créa la poche de Colmar qui résista jusqu'à la fin du mois de Janvier, avec la présence de troupes allemandes jusqu'à Erstein, donc très près de chez nous (une quinzaine de km.).

Dans le nord, la contre-offensive allemande du Maréchal von Runstett, « Opération Nordwind », fit reculer les troupes alliées jusqu'à Kilstett, c'est-à-dire à une vingtaine de kilomètres au nord de Strasbourg. Le risque de voir, à ce moment-là, Strasbourg encerclé par les Allemands était énorme et inquiétant. Cette situation perdura donc pendant tout l'hiver 1944 avec des combats féroces à la fois dans le nord de l'Alsace et autour de la poche de Colmar, sur la ligne des Vosges en particulier. L'état-major américain avait, à un moment, décidé d'abandonner la province et de se replier derrière les Vosges, plus faciles à défendre. Pendant quelques jours, la situation fut extrêmement critique. Il était envisagé d'évacuer les jeunes gens susceptibles d'être incorporés si jamais les Allemands revenaient à Strasbourg et j'aurais probablement été touché par cette mesure. Déjà la radio nazi annonçait que les Alsaciens seraient punis de leur attitude pro-française. « Vergesst nicht : Wir kommen wieder ! Es lebe der Führer ! » (*N'oubliez pas: nous reviendrons! Vive le Führer!*).

Une intervention directe du Général de Gaulle auprès d'Eisenhower, menaçant de défendre Strasbourg coûte que coûte et avec les moyens dont il disposerait sur place, fit changer d'opinion le

commandement américain. Une évacuation sous le feu des canons allemands avait été évitée.

Car nous étions toujours à portée de l'artillerie installée sur la rive droite du Rhin qui de temps en temps se manifestait. La cathédrale, entre autres, fut touchée par des obus.

Tous les soirs, à partir de 17h30, couvre-feu. Interdiction de circuler la nuit. L'électricité manquait et le courant était rétabli parfois durant deux à trois heures par jour, limité à 80 watts par famille (dont 40 w pour la radio !). Je restais donc celui par lequel la lumière arrivait !

L'administration provisoire, contrairement à ce que les Américains avaient prévu (ils s'étaient préparés à gouverner la France comme n'importe quel autre pays conquis), se mit en place progressivement. Les cartes de rationnement françaises remplacèrent les allemandes. J'avais droit à une carte J 3, dénomination pour les adolescents, avec les rations les plus importantes en dehors de celles des « travailleurs de force ». Les marks disparurent des porte-monnaie seulement au cours du mois de mars. L'échange se fit officiellement par ordre alphabétique et avec des plafonds fixés par tête d'habitant. Un bon nombre de paysans qui, ayant profité du marché noir pour garnir leur bas de laine, se trouvaient dans une situation inconfortable. Comment justifier les sommes amassées ? Il fallait faire « blanchir » cet argent par les clients et les connaissances « pauvres » ou alors en faire son deuil.

Avec la disparition de la poche de Colmar et la progression des armées alliées au nord vint le temps de la rentrée scolaire. Il fallut, fin janvier, procéder aux inscriptions, se justifier à l'appui des anciens bulletins ; tous les documents de la Karl-Roos-Oberschule avaient évidemment brûlé durant l'incendie. Nous fûmes affectés au Lycée Kléber, rue du Mal Foch, les élèves de la Erwin-von-Steinbach-Oberschule restant dans leurs bâtiments, à Fustel-de-Coulanges. Notre classe, réputation oblige, fut pour ainsi dire reconstituée. L'état d'esprit était cependant différent.

De nouveaux professeurs firent leur apparition et seul des anciens, M. Zwiebel revint. Le proviseur, M. Hérold, arrivait du lycée de Guéret. Un de ses fils était mort à Buchenwald, raflé en tant qu'Alsacien dans

la région toulousaine et déporté parce qu'il refusait de servir dans l'armée allemande.

Notre régime d'enseignement était dénommé « transitoire », car nos faiblesses en français surtout, mais aussi en histoire, géographie, sciences, étaient manifestes. Pour ma part, la langue parlée ne posait aucun problème, mais la grammaire présentait après cette longue interruption quelques lacunes. Une guerre et plusieurs années étaient passées par là. Cinq mois d'intensif que je ne menai pas au bout ! Un jour du mois de juin, lors de la descente en rang du grand escalier, pour la récréation de 10 heures, je marchais en tête de colonne. Je ne sais comment (vraisemblablement poussé dans le dos), je heurtai violemment du genou droit un des motifs en fer forgé de la rampe. La douleur me fit perdre plus ou moins connaissance et l'équilibre en même temps. Je passai, bille en tête, entre le surveillant général et le censeur qui marchaient devant nous, et atterris une dizaine de marches plus bas. Résultat : fracture du nez et commotion cérébrale. Une ambulance me ramena à la maison. Je ne pouvais me présenter à l'examen de passage en fin d'année scolaire. Au vu de mes résultats antérieurs, je fus admis directement en seconde C, c'est-à-dire avec le programme « mathématiques » des sections modernes, plus le latin.

Nous comprîmes vite. Il existait d'autres méthodes d'enseignement que le dressage qu'on nous avait imposé et qui faisait peu de cas de l'intellect, même si, par moments, les farces de potaches de notre période allemande refaisaient leur apparition. Il fallait bien assumer notre adolescence ! Nous tombaient dessus à la fois le jazz (« dingeldangel-musique » comme disait ma mère lorsque j'écoutais la radio tout en travaillant) et le cinéma américain. Cela faisait le joint avec le premier film US vu en 1939, « Blanche-Neige et les 7 nains » ! Venait de s'écouler une longue période entre parenthèses.

OUBLIER LA GUERRE.

Elle s'était bien terminée le 8 mai dans une allégresse générale. En entendant dans la nuit sonner les cloches des communes voisines, nous oubliâmes notre peur du curé et montâmes dans le clocher de l'église. Cela était interdit et inutile depuis le dernier bombardement car les bombes avaient ouvert une brèche au niveau des cloches, abîmant en même temps l'horloge. Il y avait là Charele (le maître des lieux), Pierrot, Yvan et moi. L'expédition était dangereuse surtout nuitamment et sans éclairage. Mais nous connaissions les lieux et le ciel était magnifiquement étoilé. Depuis le bombardement, le mécanisme de sonnerie était hors d'usage et c'est à la force de nos bras que, pendant près d'une heure, nous tirâmes sur les cordes. Ce fut notre manière d'oublier et d'évacuer les années d'oppression. Personne ne vint nous faire la moindre remarque durant la sonnerie à toute volée, pas même le curé.

La période n'était pas seulement transitoire dans les établissements scolaires. Toutes les industries qui avaient travaillé pour les armées se voyaient confrontées à des problèmes d'approvisionnement en matières premières et surtout des problèmes d'orientation de production. Repartir comme avant-guerre ne serait pas facile. Le secteur tertiaire, pour sa part, avait à « recycler » une partie de son personnel, à remplacer toutes les machines de bureau... Heureux furent ceux qui avaient conservé le matériel d'avant-guerre. Des sociétés d'assurance avaient disparu avec leurs fonds... Des problèmes à la pelle. Puis il fallait reconstruire.

Si à travers ces pages, le récit semble, par moments, « aller » comme disait Montaigne « à sauts et à gambades », le rédiger de façon linéaire n'aurait pas mené à une plus grande clarté. Un souvenir en amène d'autres, mais combien restent enfouis ou alors semblent si peu dignes d'intérêt. La vie d'un humain n'a de toute façon rien de linéaire mais nous aimons la linéarité car elle présente pour nous une certaine logique. Nous cherchons une cohérence dans ce qui est imprévisible, parfois simple hasard, me semble-t-il.

Enfance bouleversée par la longue maladie de mon père et son décès, enfance de guerre aussi ! « La vie n'est pas un long fleuve tranquille » pourrait-on dire. Enfance malheureuse à cause de tous ces événements ? Non, assurément. Mais tout cela a laissé des traces. Une phase s'était achevée , peut-être, le 8 mai, lorsque nous sonnions à toute volée les cloches de l'église. Une autre vie nous attendait, avec plus de responsabilités. Nous aurions cependant voulu que soit préservé le monde que nous avons connu, avant les hostilités et leurs avatars.

Cela aurait été une sorte d'assurance contre l'effacement, contre la disparition des parents et des amis et notre propre vieillissement, manière de conjurer les changements qui se précipitaient autour de nous. Tout en sachant son côté illusoire et passager, nous sommes marqués au sceau d'une époque. Cela explique peut-être aussi notre mémoire sélective et la « qualité » relative de nos souvenirs.

On ne meurt pas dans la société qui nous a vu naître.

Ah, oui, autrefois.... ! Zelle mols !

